

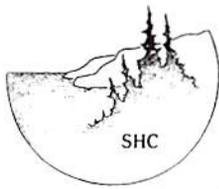
REVUE
d'

HISTOIRE

de Charlevoix



Les Peintres
Les Peintres de la Norditude
de la Norditude



La Société d'histoire de Charlevoix

Le logo évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Félix-Antoine Savard: la mer, la terre et la forêt.

Membres corporatifs (1000\$ et plus)

Hydro-Québec

Power Corporation du Canada

Membres bienfaiteurs à vie (500\$ et plus)

Alarmes et Extincteurs Charlevoix	Marc DeBlois	Fernand Labrie	Diane et Jean-François Sauvé
Auberge La Maison Otis	Yolande et Pierre Dembowski	Laurent Lafleur	Walter et Mary Schatz
Auberge La Pinsonnière	Jean-Claude Dupont	Paul et Rita Lafleur	Réjeanne Sheehy
Yvon Bellemare et Janine	Jean-Luc Dupuis	Pierre Legault	Yolande Simard-Perrault
Tourville	Domaine Forget	L'Héritage canadien du Québec	Rita Smookler-Simard
Jean-Pierre Bouchard	Fondation René-Richard	Ghislaine et Claude Le Sauter +	Huguette Tremblay
Martin Brisson	Abbé Bertrand Fournier	Municipalité de Notre-Dame-des-Monts	Jean Tremblay
Janet C. Casey	Georges Fournier	Petites Franciscaines de Marie	Louis Tremblay
Casino de Charlevoix	Raymond Gariépy	Guy Paquet	Louis-Marie Tremblay et Yvette Froment
Rémi Clark	M. et Mme Leslie H. Gault	Municipalité de Saint-Hilarion	Ville de Baie-Saint-Paul
Corporation municipale de l'Île-aux-Coudres	Anne-Marie L'Abbé Groulx	André P. Plamondon	Ville de Clermont
Bruno Côté	Léonard et Aurore Gauthier	Maurice Potvin	J.C. Roger Warren
	Fernand Harvey	Gilles Poulin	
	Imprimerie de Charlevoix Inc.		

Membres bienfaiteurs (100\$ à 499\$)

Abitibi-Consolidated	Antoine Desgagnés	Guy Le Rouzès	Hélène et Jean Pelletier
Alimentation Lapointe et Frères	Marc Desmeules	Léo Letarte	Claire Renaud-Tardif
Auberge Relais Hautes-Gorges	Johanne Desrochers	MRC de Charlevoix	Lorraine Rochette
Rosaire Bertrand	Geneviève Dufour	André Maltais	Martin Rochette
Gilles Bouchard	Julien Dufour	René Martin	Céculie Simard
Léonce Brassard	André Gervais	André Morin	Claude St-Charles
Paul-André et Danielle Carpentier	Hélène Gervais	Musée de Charlevoix	
Francine Castonguay-Laurin	Magella Girard	Lyse Nantais-Godin	
Chapiteaux du Monde	Clément Gravel	Gaston Ouellet	

Membres de soutien (50\$ à 99\$)

Louis Asselin	Yvon Dubé	Raymond Guay	Municipalité de Saint-Aimé-des-Lacs
Arthur Beaulieu	Jacques Dufour, juge	Claudette Harvey	Réal St-Laurent
Louis Bhéer	Jacques Dufour	Christian Harvey	Sébastien Thibeault
Bibliothèque Laure-Conan	Louis Dufour	Gaudias Harvey	Denis Tourangeau
Madeleine Boies-Fortier	Marcel Dufour	Robert Harvey	Daniel et Jeannine Tremblay
Bernard Bouchard et Micheline Dufour	Simone Éthier-Clarke	Viva Harvey	Carole Tremblay
Guy Bouchard	Louis-Philippe Filion	Esther Jean	Francis A. Tremblay
Jean-Paul Boudraux	Luc Filion	Lucille Lafond-Colombeau	Georges-Étienne Tremblay
Lyne Brassard	Rodolphe Forget	Claude Lapointe	Gilles Tremblay
Ulysse Brassard	Hélène Fortier	Fernand Lapointe	Jean-Maurice Tremblay
Guy Bureau	Évelyn Fournier-Labbé	Réal Lapointe	Marc-Adélaïde Tremblay
Caisse populaire de La Malbaie	Régis Gagnon	Robert Marcotte	Raymond Tremblay
Nathalie Cayer et Vaughn Boies	Pierre Gaudreault	Xavier Maldague	Suzanne Tremblay-Bachand
Claude L. Casgrain	Réal Gaudreault	François Maltais	Guy Tremblay
Micheline et René Cayer	Léonce Gauthier	André Michaud	Thérèse Tremblay
Henri Chaperon	Janine Gauthier	Réjeanne Michaud-Huot	Claude et Janine Tremblay
Marc Clotuche	Pierre Gauthier	Georges Otis	André Trotier
Martial Dassylva	Réjeanne Gauthier	Laurent Ouellet	Gilles Turcotte
Donald Desgagnés	Serge Gauthier	Jean-Pierre Paquet	Jean-Luc Turcotte
Germain Desmeules	Yvon et Élisabeth Gauthier	Odette Perron	Bernadette Veilleux
Claude Despins	General Cable	Yvon Racine	Ville de La Malbaie
Philippe Dubé	Louïsette Giroux	Lucien Roland	Benoît Warren
	Gilles Tremblay et Jocelyne Gravel		



La quête du Nord dans l'imaginaire québécois et canadien occupe une place constante depuis au moins le milieu du 19^e siècle. Plusieurs artistes ont tenté depuis de capter sur leurs toiles toute la splendeur de ce pays immense. La région de Charlevoix est demeurée pendant longtemps un de ces espaces nordiques visité par nombre de peintres fréquentant le territoire de l'arrière-pays et, surtout, le secteur des Grands-Jardins, cet « îlot de Grand Nord Québécois ». Encore aujourd'hui, ce Nord charlevoisien continue d'inspirer les peintres de la Norditude regroupant Bruno Côté, Marcel Fecteau, Jacques Hébert, Paul Tex Lecor, St-Gilles et Louis Tremblay; un travail dont le but est de lier création artistique et sauvegarde de ces espaces nordiques.

Cet été, une exposition de grande envergure leur est consacrée au Musée de Charlevoix - dont nous remercions la direction pour sa cordiale collaboration - et il nous a semblé opportun de présenter dans les pages de cette *Revue d'histoire de Charlevoix* un éclairage nouveau sur ce thème riche de la norditude. Ce numéro comprend une présentation de l'idée du Nord en lien avec la région de Charlevoix, un historique du Parc des Grands-Jardins, une analyse formelle et des reproductions en couleurs des peintres de la Norditude, une biographie succincte de chacun des artistes et une présentation des nombreux ouvrages rédigés autour des Grands-Jardins.

Nous vous souhaitons, chers lecteurs et lectrices, une agréable lecture!

Christian Harvey

Directeur de la Revue d'histoire de Charlevoix



L'exposition *Les peintres de la Norditude* est présentée au Musée de Charlevoix du 2 juin au 28 septembre 2008. La Société d'histoire de Charlevoix fait écho à ce projet original en lui consacrant le présent numéro de la *Revue d'histoire de Charlevoix*. Nous vous invitons à vous laissez interpellé par l'Appel du Nord.

Ce Nord à la fois mythique et réel, proche et lointain, paisible et sauvage !

Cette quête du Nord, évoquée au fil de ces pages, a marqué plusieurs générations d'artistes dont celle des peintres de la Norditude. C'est d'ailleurs grâce à leur passion pour le Nord que le Musée de Charlevoix a pu réunir les œuvres magiques et colorées de six des plus importants peintres figuratifs du Québec.

En 2002, dans le Parc des Grands-Jardins, ces six compères créent la Fondation La Norditude dont l'objectif est de contribuer à la sauvegarde des milieux nordiques. Il s'agit là d'une initiative sans précédent alors que des peintres contribuent à la sauvegarde des lieux qui les inspirent. Pour notre grand plaisir, plusieurs œuvres provenant de la collection de la Fondation La Norditude et présentées dans l'exposition sont reproduites dans ce numéro spécial.

Le Musée de Charlevoix est aussi fier de souligner l'implication essentielle des deux parcs nature de Charlevoix qui, depuis toujours, inspirent les artistes et les autres; le Parc des Grands-Jardins et le Parc des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie.

Bon voyage au Nord !

Jean-Luc Murray, Directeur général du Musée de Charlevoix

REVUE D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX
Numéro 59, Juin 2008, 15\$ l'exemplaire
ABONNEMENT : 30\$ par année / 4 numéros
COMITÉ DE RÉDACTION :
Serge Gauthier et Christian Harvey
DIRECTEUR DE LA REVUE :
Christian Harvey
CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX:
Serge Gauthier (Président), Denis Fortier (Vice-président), Christian Harvey (Secrétaire-trésorier), Hélène Tremblay et Raymonde Simard (Administratrices).
MEMBRES HONORAIRES: Abbé Bertrand Fournier et Guy Godin'

DIRECTEUR DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX :
Serge Gauthier.
ARCHIVISTE RESPONSABLE :
Christian Harvey.
COLLABORATEURS DU PRÉSENT NUMÉRO: Serge Gauthier, Christian Harvey et Brigitte Lacroix
COUVERTURE :
Louis Tremblay Le vieux camp (1999) 12 x 14 cm, Huile sur masonite;
Bruno Côté Potron Minet (2008) 76 x 102 cm, Huile sur toile;
St-Gilles Silence et solitude - Parc national des Grands-Jardins (1999) 76 x 91.5 cm, Acrylique et huile sur toile;

Jacques Hébert Fin de l'orage - Lac Arthabaska (1998) 56 x 76 cm, Aquarelle sur papier d'Arche;
Paul Tex Lecor Lac à Poux (1998) 16 x 20 cm, Acrylique sur toile;
Marcel Fecteau Le lac secret (1998) 51 x 61 cm, Huile sur toile

ADRESSE POSTALE DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX:
Société d'histoire de Charlevoix C.P. 172, La Malbaie (Québec) G5A 1T7
TÉLÉPHONE: (418) 665-8159
COURRIEL: shdc@sympatico.ca
WEB: www.shistoirecharlevoix.com

La Société d'histoire de Charlevoix est membre de la Fédération des Sociétés d'histoire du Québec. Les opinions émises dans le présent numéro n'engagent que les auteurs et pas le comité de rédaction de la Revue d'histoire de Charlevoix ni la Société d'histoire de Charlevoix.

IMPRESSION: Imprimerie Charlevoix.
Tous droits réservés, Société d'histoire de Charlevoix, 2008.
Dépôt légal, 2^e trimestre 2008.
ISSN 0829-2183
Port de retour garanti.
Envoi de publication.
Enregistrement no. 0728039.





La protection de l'environnement est devenue une préoccupation planétaire. Dans ce contexte, chacun d'entre nous est appelé à poser des gestes significatifs. Je salue l'initiative du Musée de Charlevoix et de la *Revue d'histoire de Charlevoix* de faire connaître les actions de six peintres d'ici qui se sont engagés à agir pour sauvegarder les milieux nordiques qui inspirent leurs œuvres. En faisant don de certaines de leurs toiles à la Fondation La Norditude, ces artistes passionnés de nature, contribuent au financement de projets de recherche visant la protection des fragiles écosystèmes du Nord.

Au-delà de ce beau geste pour l'environnement, les artistes de la Fondation, chacun à leur manière, via des œuvres inspirées et vivantes, enrichissent la grande tradition canadienne de la peinture de paysage. Leurs toiles, qui traduisent la beauté unique des paysages nordiques, vous séduiront et vous donneront envie de vivre l'expérience du Nord en personne. Je vous invite à profiter de votre séjour dans Charlevoix pour explorer deux de ces lieux magiques; le Parc des Grands-Jardins et le Parc des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie.

Étant depuis plusieurs années impliqué dans des entreprises qui privilégient le développement durable, je ne peux qu'espérer que les œuvres des peintres de la Norditude convaincront chacun d'entre vous d'agir pour protéger notre environnement.

Jacques Gauthier
Président de la Fondation La Norditude



Les Peintres de la Norditude



C'est avec beaucoup de plaisir que l'équipe des parcs nationaux des Grands-Jardins et des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie s'associe avec la *Revue d'histoire de Charlevoix* et le Musée de Charlevoix pour souligner l'œuvre remarquable des peintres de la Norditude. Ces six artistes ont véritablement su capter l'âme et la grande beauté des paysages sauvages du Nord pour la partager avec les amateurs d'art et de grande nature.

Je suis persuadée que les textes ainsi que les reproductions de quelques-unes des peintures de la collection Norditude présentés dans la revue donneront envie au public de mieux connaître les magnifiques paysages protégés des parcs nationaux. Ceux-ci ont pour mission de conserver des territoires exceptionnels tout en les rendant accessibles aux visiteurs. Vous êtes donc cordialement invités à découvrir les Grands-Jardins et les Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie. Parmi toutes les façons de découvrir ces parcs, il y en a certainement une ou plusieurs qui vous conviendra: à vélo, à pied, en canot, en kayak, en rabaska, en bateau-mouche, les activités sont nombreuses! Laissez-moi vous suggérer deux des nombreuses activités de découverte animées par nos dynamiques gardes-parc: Taïga, pays de lichens et de caribous et la Croisière-découverte en bateau-mouche sur la rivière Malbaie. Tout comme les peintres de la Norditude, vous tomberez sous le charme indescriptible des grands espaces de l'arrière-pays charlevoisien.

Bonne visite!

Claire Ducharme
Directrice des parcs nationaux des Grands-Jardins
et des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie

À la découverte de l'arrière-pays nordique de Charlevoix

Par Serge Gauthier

« *Quand j'aurai dépassé vos pièges
Les loups mangeront dans ma main
Saison qui vient, première neige
Vous retrouverez mes chemins... »
Le Nord du Nord
Gilles Vigneault*

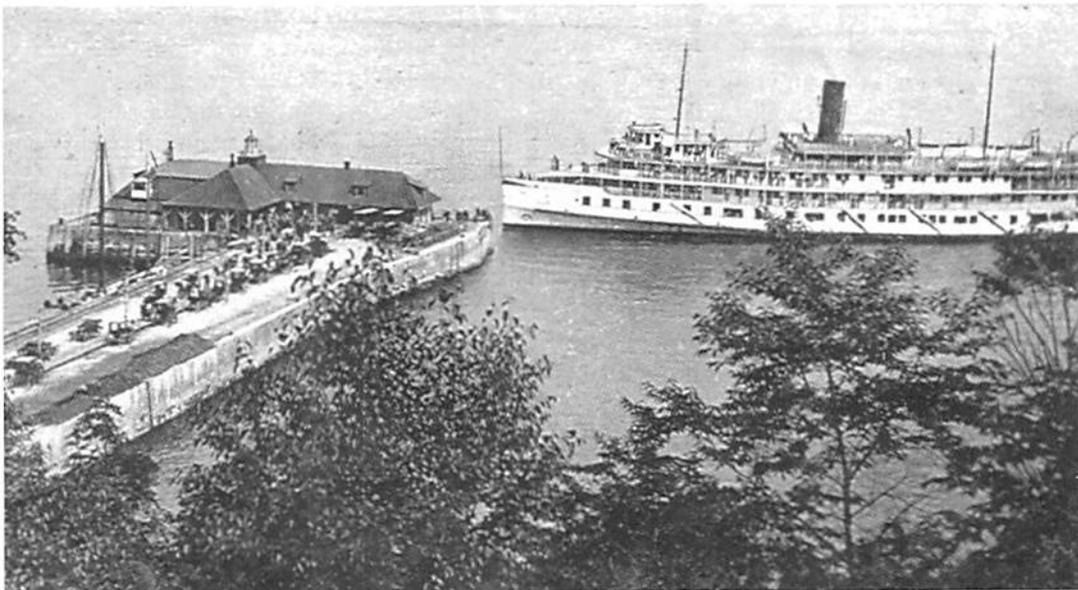
Au Nord, encore plus au Nord. Le Nord infini, inatteignable, dont les limites, imaginaires ou pas, reculent sans cesse. Le Nord, invention du cœur et de l'esprit. Le Nord, pourtant bien réel, plus loin que le connu, l'habituel, le Nord de la sauvagerie et du mystère. L'approcher un peu, c'est déjà vouloir le dépasser. Il y a sans cesse un arrière-pays nordique en forme quelquefois de mirage, en Charlevoix comme

désignation générale de « Terre du Nord ». En fait, c'est qu'il n'y avait pas de lieux peuplés ou presque, au-delà de ce territoire et Charlevoix se trouvait alors « aux confins des terres habitées »¹. Ne l'oublions pas, ce n'est qu'avec le milieu du 20^e siècle que la région de la Côte-Nord que nous connaissons aujourd'hui, allant de Tadoussac jusqu'à Sept-Îles tout particulièrement, a connu son véritable développement économique et social. Charlevoix faisait même partie dès 1792 dans le parlement du Bas-Canada de la circonscription électorale de Northumberland, une appellation anglaise qui pourrait se traduire aussi comme « le territoire le plus au Nord ».

des grandes usines et par la chaleur estivale, en quête d'une terre en retrait, plus au nord, peut-être intouchée. La Croisière du Saguenay, ce fut aussi le « Nord » de nombreux touristes et de villégiateurs et jusqu'au milieu du 20^e siècle. Charlevoix devient ainsi un arrière-pays nordique pour cette clientèle touristique et c'est tout le territoire charlevoisien qui s'impose dans ce contexte comme « un Nord inventé ou sauvage ».

Disons le bien : le Nord est toujours un peu l'effet d'une création réelle ou imaginaire. Ici, l'invention est touristique. Il faut un lieu d'accueil entrevu comme « sauvage » pour cette clientèle en quête d'air pur. Le Nord appelle la pureté de l'air, la sauvagerie du regard, la liberté totale. Le Nord c'est nécessairement un univers sans limites. Voilà ce que recherchaient ces premiers touristes en Charlevoix et voilà ce que leur offraient les promoteurs de la « Croisière du Saguenay » dans leurs dépliants publicitaires³. Le premier arrière-pays nordique de Charlevoix, c'est donc le territoire de Charlevoix lui-même, considéré et présenté longtemps comme étant

essentiellement une « Terre du Nord ». Mais, avec le succès de la « Croisière du Saguenay » et le début du 20^e siècle alors que de nouveaux territoires encore plus au nord s'ouvrent au peuplement, Charlevoix n'est déjà plus la « Terre du Nord » qu'elle a été auparavant.



Coll. S.H.C.

Charlevoix a été retenu comme un arrière-pays nordique par les villégiateurs et touristes de la Croisière du Saguenay aux 19^e et 20^e siècles.

ailleurs, capable de susciter l'aventure, le merveilleux. Parfois proche, parfois si distancé, le Nord c'est toujours, au fond, un espace rêvé.

Le Nord inventé ou sauvage des touristes de la Croisière du Saguenay

« *Il était seul et marchait vers le
Nord du Nord* »

Charlevoix, c'est le Nord. À la fin du 18^e et au 19^e siècle, cette région portait encore fréquemment la

Lieu habité par une population sédentaire dès 1675, Charlevoix allait bientôt avec le 19^e siècle, devenir un lieu recherché sur le plan touristique. Un des premiers en Amérique du Nord et l'un des plus prestigieux aussi. Un territoire décrit comme un lieu isolé et presque sauvage dans le cadre de la Croisière du Saguenay qui parcourt Charlevoix à partir de 1840 environ. Un site recherché par des touristes venus majoritairement des états industriels du nord-est des États-Unis, étouffés par la fumée

Le Nord de l'intérieur ou le Nord des folkloristes

« *Il s'en va seul et repart vers le Nord du Nord* »

Et puis la région de Charlevoix, d'abord totalement terre du Nord, s'est morcelée, a été revisitée, reconsidérée, sous le regard de d'autres visiteurs. Celui d'un folkloriste comme Marius Barbeau (1883-1969) n'est pas à négliger. Ce dernier est d'abord venu par les bateaux de la Croisière du Saguenay en 1916, pour des enquêtes de folklore sur le territoire de Charlevoix. Parcourant en premier lieu les terres riveraines de la région, il a par la suite exploré un « Charlevoix plus de l'intérieur », si l'on veut « l'arrière-pays nordique de Charlevoix ». Il y a cherché un informateur isolé voire « sauvage »⁴, capable de justifier l'existence d'un folklore français qui se serait miraculeusement préservé en cette terre d'Amérique. Pour cela, il a dû inventer sur le plan méthodologique et scientifique cet informateur idéal et sans l'isolement qu'il présume au sujet des habitants de l'arrière-pays nordique de Charlevoix, sûrement que Marius Barbeau n'y serait jamais parvenu.

Quelle est donc cette méthode permettant à Barbeau de trouver le bon « informateur sauvage ». Ce n'est rien d'autre, en fait, qu'une recherche attentive du Nord sous la forme d'un isolat presque parfait. Un informateur un peu coupé du monde, un habitant loin des influences du modernisme, un homme ou une femme sans instruction, une tradition pure, voilà bien le rêve de Barbeau et des folkloristes qui l'ont suivi dans Charlevoix tout au cours du 20^e siècle. Un Nord proche des racines terriennes, d'un secteur préservé, celui des rangs habités les plus isolés qui soient dans Charlevoix. Mais tout cela n'est-il pas encore un rêve que ce désir de trouver l'isolat quasi absolu, la pureté complète des sources ou du témoignage? En fait, cette source pure ne se dissipe-t-elle pas plutôt dès qu'on la recherche? Le chercheur de folklore le plus exigeant trouve-t-il un jour cette matière folklorique si parfaite et si précieuse qu'il recherche tant? Peut-

être jamais... Et Barbeau pas plus que les autres ne la trouvera totalement, en nous laissant cependant un héritage de contes et de faits de traditions orales uniques, en plus d'ouvrir en quelque sorte un second arrière-pays nordique charlevoisien, celui des trésors folkloriques recueillis au cœur même de ce pays intérieur, cet autre Charlevoix du Nord, que nul n'avait retenu ou perçu comme un lieu riche en folklore avant son passage. Mais, le lieu d'enquête rêvé de Marius Barbeau devient bientôt un lieu folklorisé aussi à cause de lui, rendant même avec le temps, de plus en plus aléatoire la quête initiale du « chercheur de folklore ».

Le Nord rêvé ou le Nord des poètes

« *Il marche encore. Il est rendu au Nord du Nord* »

Il est plus loin, dans les contreforts isolés de Charlevoix, un territoire nordique où peu de Charlevoisiens ne s'aventuraient vraiment avant le 20^e siècle, sinon avec un peu de craintes et de tremblements. Ces lieux très escarpés deviendront le « Parc national des Grands-Jardins » créé en 1981 puis « le Parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie » créé en 2000. Mais ces lieux furent aussi longtemps un arrière-pays de Charlevoix rêvé par des poètes devenus amoureux de cet espace de grande nature.

D'abord l'écrivain ontarien William Hume Blake (1861-1924)⁵, amateur de grand air et de pêche aux saumons notamment, qui se rend sur la rivière Malbaie et jusque vers les « Hautes-Gorges » à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle, à la recherche de nature sauvage. Il s'éloigne ainsi un peu de Pointe-au-Pic et de La Malbaie où la « Croisière du Saguenay » a progressivement amené un peu trop de touristes et de villégiateurs, au goût du poète cherchant la quiétude. Blake a souhaité que l'arrière-pays nordique de Charlevoix soit préservé et il a même favorisé grâce à son implication la création du Parc des Laurentides en 1895⁶.

Le secteur des « Hautes-Gorges » de la rivière Malbaie c'est aussi le « pays

de Menaud », le personnage central d'un roman de Félix-Antoine Savard (1896-1982)⁷. Il faut dire que dans son roman Savard ne nomme même pas la rivière Malbaie et il parle plutôt d'une « rivière noire » dont la localisation semble incertaine. C'est bien après la parution de son roman en 1937, que Savard identifiera la rivière Malbaie comme étant pour lui la « rivière de Menaud ». Un choix poétique tout au plus, alors qu'il commence à folkloriser davantage son Menaud conquérant sur une grande rivière industrielle, ce que ne fut jamais aussi nettement la modeste rivière Malbaie. L'écrivain Savard a cependant permis de faire reconnaître la toponymie et le lieu géographique des Hautes-Gorges de la rivière Malbaie, ce qui ne fut pas sans susciter un intérêt nouveau pour cette terre du Nord alors encore si mal connue.

Puis à la fin du 20^e siècle et au début du nouveau millénaire, Guy Godin (1924-2007)⁸, philosophe et marcheur infatigable de l'arrière-pays charlevoisien, a étudié les cartes anciennes et parcouru le lieu. Il a rédigé des articles remarquables sur l'histoire du secteur, en plus de prendre des photos uniques de ce magnifique coin de pays si cher à son cœur. Avec Blake et Savard, il s'avère le troisième poète et écrivain à faire entrer ce territoire dans l'histoire en quelque sorte. Ce territoire du Nord si isolé autrefois deviendra un lieu touristique très reconnu avec le 21^e siècle notamment avec des croisières offertes sur la rivière Malbaie - évoquant plus modestement celles de jadis sur le fleuve Saint-Laurent et la rivière Saguenay - désormais accessibles aux Québécois et aux visiteurs de toutes provenances. De nos jours, le lieu ne suscite plus de craintes et il s'avère plutôt très attirant, mais saura-t-il demeurer ce territoire du Nord encore susceptible de faire rêver? Là s'impose tout le défi de ce Parc national, dont le territoire semblait hier encore un peu réservé aux poètes et amateurs aventureux en quête de paysages sauvages et qui se transforme maintenant en un secteur de tourisme sur une grande échelle.

La Norditude et le Nord des peintres

« Il marche encore. A dépassé le Nord du Nord.⁹ »

Restait-il encore un « Nord du Nord » au milieu du 20^e siècle dans Charlevoix? Oui assurément, surtout pour le peintre René Richard (1895-1982) qui va y trouver une partie de son inspiration créatrice¹⁰. Ce dernier, désormais installé dans la région comme résident de Baie-Saint-Paul à partir de la décennie 1940, n'allait pas abandonner ce rêve du Nord qui l'avait si longtemps habité au cours de ses excursions dans des contrées parmi les plus nordiques des territoires canadien et québécois, allant du fleuve Churchill aux monts Torngat. René Richard, c'est sans doute le peintre du Nord par excellence du Canada. Dans Charlevoix, c'est dans le secteur des Grands-Jardins qu'il se rendra souvent pour peindre et retrouver son « Nord du Nord » dans ce véritable « îlot de Grand Nord Québécois ». C'est d'ailleurs un peu en cherchant la trace de ce grand peintre dans les

Grands-Jardins que les peintres de la Norditude ont conçu leur projet. Sans nul doute pour que le rêve du Nord subsiste encore en Charlevoix et ailleurs.

En fait, depuis plus de deux cents ans, les frontières du Charlevoix nordique n'ont cessé de se transformer, tant sur le plan géographique que symbolique. Et c'est toujours cette même recherche de ce Nord à la fois improbable et toujours à redécouvrir dans tous les arrière-pays possibles du Québec, que s'est construit un peu et beaucoup Charlevoix comme une authentique région culturelle qui fait rêver bien au-delà de son territoire même.

Bien sûr, Charlevoix a fait rêver et fera certainement rêver encore! Et voilà sans doute d'autres « Nord du Nord » possibles qui se pointent à l'horizon... Et voilà surtout et par-dessus tout, pourquoi les peintres de la Norditude existent : pour que la quête de l'éternel « Nord du Nord » se poursuive encore dans l'arrière-pays

nordique de Charlevoix jusqu'aux confins de l'Arctique, comme projet de dépassement et d'émerveillement renouvelé à l'infini.

1. Normand PERRON et Serge GAUTHIER. *Histoire de Charlevoix*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2000. 387 p. Voir le chapitre 3 dans la section « Aux confins des terres habitées », p. 99-114.

2. Philippe DUBÉ. *200 ans de villégiature dans Charlevoix*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1986. 332 p.

3. James MURTON. « La Normandie du Nouveau Monde » : la société Canada Steamship Lines, l'antimodernisme et la promotion du Québec ancien », *RHAF*, 55, 1, été 2001, p. 3-44.

4. Serge GAUTHIER. *Charlevoix ou la création d'une région folklorique. Étude du discours de folkloristes québécois (1916-1980)*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2006. 208 p.

5. Voir notamment : Serge GAUTHIER et al. *Raconte-moi... la rivière Malbaie*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2004. 125 p.

6. Voir *Revue d'histoire de Charlevoix*, 31 (Octobre 1999) : 15-16.

7. Félix-Antoine SAVARD. *Menaud maître-draveur*. Québec, Éditions Garneau 1937.

8. Monsieur Godin a publié plusieurs articles dans la *Revue d'histoire de Charlevoix* de 1996 à 2005. Il a légué un important fonds d'archives historiques et de photographies déposé à la Société d'histoire de Charlevoix.

9. Ces extraits proviennent de la chanson « le Nord du Nord » de Gilles Vigneault.

10. Voir *Revue Charlevoix*, 16 (automne 1992) : 26 p.



Coll. Guy Godin

Le Mont Félix-Antoine-Savard, Parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie.

Fondation La Norditude

Réunis depuis le 10 mars 1997, six des meilleurs peintres paysagistes du Québec se sont associés pour constituer une collection de tableaux illustrant la norditude qui caractérise notre pays.

Leur association s'est depuis transformée en Fondation dont les principaux objets visent à promouvoir et à encourager la protection, la conservation et la mise en valeur de l'environnement et des parcs canadiens à caractère nordique, ainsi qu'à participer au financement de la recherche scientifique appliquée à ces territoires, ceci dans le respect de l'intégrité écologique des sites visés.

Les Grands-Jardins. Territoire de création des peintres de la Norditude

Par Christian Harvey

Le secteur des Grands-Jardins de l'arrière-pays nordique de Charlevoix se révèle depuis plus d'un siècle, pour bon nombre d'artistes et d'amoureux des grands espaces, comme un site unique recherché pour la splendeur de ses paysages et de sa nature nordique. Un riche patrimoine écologique dont on a rapidement désiré maintenir l'intégrité au profit des générations futures. Dès 1895, cet « îlot de Grand Nord Québécois », situé à proximité des grands centres urbains, devient partie intégrante du nouveau Parc des Laurentides. Puis, au gré d'une lente évolution, c'est en 1981 que les Grands-Jardins deviennent véritablement un parc de conservation; la protection constante de sa flore et de sa faune nordique ainsi que le développement d'une mission éducative et récréative assurent une assise nouvelle à cette institution. Ce riche héritage a fait de ce territoire un lieu de création tout désigné pour les peintres de la Norditude où se conjuguent une authentique recherche artistique et un appui tangible à la préservation d'un parc national à caractère nordique.

Un espace, les Grands-Jardins

Le toponyme Grands-Jardins désigne depuis le 19^e siècle un secteur situé à quelques kilomètres au nord du village de Saint-Urbain. Son usage réfère au paysage de taïga (pessière à cladonie) que l'on y retrouve, composé d'épinettes noires regroupées en îlots et d'un tapis de lichen, donnant l'impression au visiteur d'un véritable jardin naturel et tout cela à 120 kilomètres de la ville de Québec¹. La présence de cette formation végétale à cette latitude s'expliquerait selon certains par des feux de forêts ayant bouleversé ce milieu écologique ou, pour d'autres, elle serait simplement un phénomène causé par le climat et les conditions pédologiques propres du secteur². Cette végétation des Grands-Jardins a entraîné la fréquentation d'un animal propre à la faune de la région subarctique, le caribou, dont on estimait la population à plus de 10 000 têtes en 1900; un fait qui attire une riche clientèle de sportsmen américains et canadiens-anglais à Saint-Urbain.

Tourisme et camps privés

À la fin du 19^e siècle, « la province de Québec est la seule du pays, croyons-nous, et même le seul état de l'Amérique du Nord où des réserves de pêche et de chasse sont louées à des compagnies ou des particuliers, à même les terres domaniales³ ». Une politique devenue, selon l'auteur Damase Potvin (1879-1964), une source notable de revenus pour l'État québécois et un moyen efficace de se décharger du « fardeau du service de la

protection des territoires ». De surcroît, elle a « attiré, de façon permanente, la meilleure classe des sportsmen du pays voisin ». Une vision bien répandue à son époque, moins favorable cependant à la population locale et aux nations amérindiennes fréquentant ce territoire dans le cadre d'une économie de subsistance.

Le plus ancien de ces territoires privés loués, le Club La Roche (1890), est situé sur le site des Grands-Jardins. Dès 1881, William Hume Blake (1861-1924), un avocat de Toronto, villégiateur à Pointe-au-Pic, se rend avec des amis dans le secteur pour y pratiquer la pêche. Vers 1885, il fait la location de la rivière Malbaie et de ses tributaires pour une durée de 5 ans pour la somme de 33\$⁴. En 1890, la Murray Bay Fishing Club est officiellement formée, regroupement de notables de l'Ontario et des États-Unis, venant se rassembler au Club La Roche.

William Hume Blake fait alors appel aux services de Thomas Fortin (1858-1941) pour effectuer la surveillance du club. Né à Saint-Urbain, Fortin peut être qualifié de « coureur des bois » moderne fin connaisseur de cet immense territoire parcouru par lui à maintes reprises aux services de plusieurs arpenteurs. Des relations amicales se tissent entre les deux hommes aux origines sociales opposées. Ils joueront tous les deux un rôle important dans la création du Parc des Laurentides.

La création du Parc des Laurentides en 1895

En Amérique du Nord, l'avancée rapide de l'industrialisation amène une partie de

la classe politique à prendre conscience du caractère fragile de certains écosystèmes. En 1872, le Parc de Yellowstone est officiellement formé aux États-Unis comme « parc d'agrément pour l'avantage et la jouissance de la nation »⁵. Le Canada emboîte le pas en 1885 par la création de la réserve de Banff puis l'année suivante des Monts Selkirk et Yoho.

Au Québec, deux projets se retrouvent sur le bureau du commissaire des terres de la Couronne, futur et éphémère premier ministre de la province (mai 1896 à mai 1897), Edmund James Flynn (1847-1927). Dans la région des Laurentides, le médecin Camille Laviolette adresse une demande de concession de terres au gouvernement québécois afin d'y établir un sanatorium sur la Montagne Tremblante (aujourd'hui Mont Tremblant). William Hume Blake de son côté aurait fait, selon plusieurs, des représentations auprès de politiciens pour établir un parc dans les environs des Grands-Jardins⁶. Le 12 janvier 1895, le Parc de la Montagne Tremblante et le Parc des Laurentides sont officiellement formés par le gouvernement québécois.

Une mission

« Il est évident qu'un grand nombre de sportsmen canadiens et étrangers, qui parcourent tous les ans en touristes la province de Québec, profiteront du privilège de chasse et de pêche offert dans les parties non louées du parc (...) »

Paysage nordique des Grands-Jardins.



Coll. privée

De prime abord, le préambule de la loi constituant le Parc des Laurentides ressemble à s'y méprendre à un document publicitaire; il expose malgré tout explicitement une idée motivant le gouvernement québécois à mener à terme le projet. L'immense territoire retenu de plus de 6 554 kilomètres carrés, propriété de la Couronne, s'avère impropre à la colonisation et ne fait toujours pas l'objet de concessions à des compagnies forestières⁷. Dès lors, il devient un espace à mettre davantage en valeur sur le plan économique auprès des sportsmen pour la pêche et la chasse au caribou plus particulièrement dans la section des Grands-Jardins. L'État québécois prétend alors vouloir assurer une protection contre le braconnage afin de ne pas épuiser trop rapidement la ressource et, à cet effet, Thomas Fortin est nommé gardien en chef. Ce faisant, la mission spécifique du Parc des Laurentides semble se distinguer ainsi quelque peu de l'idée que l'on se fait de nos jours de ce type d'institution et d'autres parcs d'alors destinés à une conservation « intégrale » de leur faune⁸.

En effet, la loi de 1895 établit une réserve forestière sur ce territoire « de manière à protéger ses forêts, le poisson et le gibier, de conserver une réserve d'eau constante et d'encourager l'étude et de la culture des arbres forestiers. » Qu'est-ce à dire? Dans les faits, le Parc des Laurentides permet ainsi sur son territoire, dès son origine, la pratique de la chasse et la pêche après la délivrance d'un permis. L'exploitation forestière et même la prospection minière ne sont pas écartées. De plus, les locations de terrains et de cours d'eau par des privés demeurent toujours permises⁹. Les mesures véritables de conservation de la nature et les initiatives mettant l'accent sur un accès plus large du public québécois revêtent alors une importance assez limitée.

La mise en valeur du Parc des Laurentides

Selon un observateur gouvernemental, en « somme, vers l'année 1920, le parc n'avait qu'une existence légale. Il n'y avait ni chemin, ni camps, ni organisation. »¹⁰ Ce constat, certes rapide, comporte son lot de vérités sur le développement aléatoire du Parc des Laurentides alors que certains éléments plus contestables se matérialisent aux lendemains de sa création.

L'exploitation forestière dans le parc s'enclenche rapidement juste après la formation officielle du parc. Les Grands-Jardins seront pour leur part préservés des coupes de bois jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Ce volet peu en lien avec une véritable vocation de préservation se poursuit malheureusement jusqu'aux années 1970. Quelques infrastructures sont construites. En 1907, un premier chalet, le Château Beaumont, est construit à l'intention des chasseurs de caribou dans le secteur des Grands-Jardins. Malheur pour eux, la création

du Parc des Laurentides n'a pas empêché la disparition complète du caribou dans les années 1920.

Mais après les années 1920, des mesures sont prises pour faire du Parc des Laurentides « un lieu de délasserment pour le public »¹¹. Une lente démocratisation de son accès se perçoit. Des nouveaux chalets sont érigés et des routes d'accès permettent de s'y rendre plus facilement. La location d'une partie du territoire du Parc des Laurentides à des clubs privés diminue progressivement et la présence de Québécois francophones s'observe dans le cas de plusieurs de ces regroupements. En 1968, l'expropriation du Club La Roche marque la fin d'une époque. Sur le plan de la conservation, certaines avancées se font. En 1928, la chasse est définitivement interdite sur le territoire du Parc des Laurentides; la pêche prend pour sa part de l'ampleur. Mais des modifications encore plus profondes se profilent au moment de la Révolution tranquille.

Une nouvelle conception des parcs

À partir de la fin des années 1960, on commence à se questionner sur la vocation future des parcs québécois. Seul le Parc du Mont-Orford, créé en 1937, avait été jusque là totalement soustrait à une exploitation forestière et minière. Les propos évoqués à cette époque annoncent une volonté d'assurer une conservation plus grande de la faune et un souci de rendre plus accessible le territoire au public. Après plusieurs tentatives sans suites, l'adoption en décembre 1977 par le gouvernement du Québec de la Loi sur les parcs permet pour une première fois de distinguer des parcs de conservation et de récréation. Cette législation met de l'avant la nécessité d'une protection permanente des 43 régions naturelles du Québec, affirme l'importance de leur mission éducative et récréative, propose la tenue d'audiences publiques avant la constitution de nouveaux parcs et proscribit toute forme d'exploitation commerciale des ressources sur le territoire des parcs¹².

Et, pendant ce temps, le caribou est réintroduit avec succès dans le Parc des Laurentides à partir de 1969. Un nouveau parc permettra bientôt d'en assurer la pérennité. Car la nouvelle loi nécessite également la tenue d'audiences publiques pour les anciens parcs devant faire l'objet, pour leur part, d'une nouvelle classification et il faut en tracer les nouvelles limites.

La création du Parc des Grands Jardins en 1981

Déjà en 1973, un inventaire du Parc des Laurentides propose un réaménagement de sa structure en désignant la zone des Grands-Jardins comme « zone naturelle de préservation ». En 1979, des audiences publiques se déroulent concernant le Parc

des Laurentides. Le Ministère des Loisirs, de la Chasse et de la Pêche propose alors de constituer un parc de conservation dans le secteur des Grands-Jardins. D'une superficie proposée de 259 kilomètres carrés, son territoire passe bientôt à 310 kilomètres¹³. Le 25 novembre 1981, le Parc des Grands-Jardins est officiellement formé à titre de parc de conservation.

Une brochure publiée en 1981 décrit les composantes du nouveau parc. Son territoire se subdivise en 5 grands ensembles naturels : le haut plateau, la cuvette, le plateau central, le contrefort et le piedmont. Le Parc des Grands-Jardins délimite trois catégories distinctes de zones de conservation. La zone dite de protection, regroupant 8 secteurs précis sur le territoire, se caractérise comme « un milieu fragile et une faible capacité d'autogénération » particulièrement là où la concentration de pessière de cladonie est élevée; la zone d'ambiance, un peu moins fragile, surtout liée à la vocation éducative, à l'hébergement et aux activités de plein air de toutes sortes; finalement, la zone d'accueil et de services. En 1988, ce territoire exceptionnel devient aussi une aire centrale de la Réserve mondiale de la Biosphère de Charlevoix¹⁴.

Un paysage et un milieu naturel nordique à préserver

De 1895 à aujourd'hui, le territoire des Grands-Jardins a vu appliqué à son égard des approches différentes de conservation de sa nature et de sa faune. Suivant en cela les changements sociétaux, l'idée d'un accès plus important au public et d'une conservation plus soutenue de ces milieux naturels plus vulnérables a fait son chemin. Il importe encore aujourd'hui de préserver ce paysage et ce milieu nordique unique. D'autant plus qu'il sait rejoindre désormais le grand public en général, tout autant que des artistes de renom comme les peintres de la Norditude qui en ont fait un terrain privilégié de leur création.

1. Le Parc des Grands-Jardins. Un îlot de « Grand Nord Québécois ». Québec, Ministère des Loisirs, de la Chasse et de la Pêche, 1981, p. 3.

2. Francine SAINT-AUBIN. Histoire de la région des Grands-Jardins. Québec, Ministère des Loisirs, de la Chasse et de la Pêche, 1988, p. 8.

3. Damase POTVIN. Thomas. Le dernier de nos coureurs des bois. Le Parc des Laurentides. Québec, Les Éditions Garneau, 1945, p. 171.

4. SAINT-AUBIN, op. cit. p. 251.

5. Francine LALANDE. Parc National du Mont-Orford. Synthèse des connaissances. <http://www.bape.gouv.qc.ca/sections/mandats/mont-orford/documents/DB45.pdf>

6. Idem.

7-8-9-10-11. SAINT-AUBIN.

12. LALANDE.

13. SAINT-AUBIN.

14. La région est désignée ainsi par l'UNESCO en 1988.

Les Peintres de la Norditude

Le Musée de Charlevoix est fier de présenter du 2 juin au 28 septembre 2008, une exposition intitulée : *Les peintres de la Norditude*. Cette exposition d'envergure met en valeur les magnifiques œuvres de la Collection Norditude, mais illustre aussi les objectifs de la fondation, soit la mise en valeur et la sauvegarde des milieux nordiques dont font partie le Parc des Grands-Jardins et le Parc des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie. Par le biais d'une randonnée en montagne, l'exposition permet d'apprécier les œuvres de six des plus grands peintres figuratifs québécois et propose un survol de l'évolution de la peinture paysagiste à travers l'histoire de l'art.

L'exposition *Les peintres de la Norditude* dévoile une cinquantaine de tableaux de Bruno Côté, Marcel Fecteau, Jacques Hébert, St-Gilles, Louis Tremblay et de Paul Tex Lecor, membres du groupe Norditude, dont les œuvres révèlent un réalisme interprétatif ainsi qu'une vaste gamme d'émotions. Dans la tradition somme toute récente de la peinture canadienne, les artistes du groupe représentent de façon originale ce qu'ils considèrent comme étant les qualités distinctes des paysages nordiques canadiens. Chacun d'entre eux a son propre style, mais leurs toiles partagent la même thématique.

Au-delà de l'imitation tautologique de la nature, les peintres de la Norditude n'hésitent pas à modifier la forme réelle de ce qu'ils voient pour témoigner ce qu'ils éprouvent. Ils ne s'en tiennent pas au témoignage de leurs yeux, mais interprètent ce qui s'offre à leurs regards, traduisant ainsi sur chaque toile, leurs états d'âme.

St-Gilles s'inspire de la nature en décrivant sur toile l'atmosphère enveloppante des lieux qu'il a visités. Son dessin est détaillé, son coup de pinceau précis, sa palette élaborée et ses structures solides. Il raffine

ses transparences à la manière de l'aquarelliste qu'il a déjà été et qu'il est toujours un peu...

Fecteau ne se confine pas à un genre en particulier, mais exploite différentes avenues qui lui permettent d'improviser tout en mettant son âme à nu. L'équilibre que l'on retrouve dans ses œuvres permet à l'œil de circuler de façon fluide d'un aplat de couleurs à l'autre. Ses couleurs, de tons neutres, insufflent le calme et la sérénité.

Pour s'imprégner de l'esprit des lieux, Louis Tremblay voyage silencieusement à l'intérieur de lui-même. Il raconte des histoires, transmet des émotions, véhicule une vision subjective, bref, il transpose littéralement des parcelles de sa vie sur toile. L'artiste considère la Terre comme un atelier où la démesure détermine les pigments, les atmosphères et les ambiances.

Fort de son coup de crayon, Paul Tex Lecor favorise les compositions qui lui permettent de mettre l'accent sur le vécu de ses sujets. Peu importe le genre d'œuvres qu'il crée (paysages, portraits, nus, etc.), il attache beaucoup d'importance aux faits plastiques. Ses peintures, très stylisées, laissent transparaître une sensibilité et un souci pictural soutenu.

Le gestuel de Jacques Hébert est impressionnant et suggère toute la liberté de ses élans créateurs. L'artiste défie les normes de son médium car en plus de jouer avec les transparences, il utilise des perspectives et des lignes vertigineuses qui contribuent à rendre ses points de vue spectaculaires.

Sur les œuvres de Bruno Côté plane un mystère persistant où la synthèse des formes laisse place aux contrastes saisissants de couleurs. Le coloriste crée des suites abruptes ponctuées d'impressions. Il s'amuse à utiliser des couleurs empâtées en résonances et à faire des coups de pinceaux saccadés pour dynamiser ses toiles. À la limite de l'abstraction, la figuration comprise dans ses œuvres est souvent symbolique, voire accessoire.

Héritiers de la grande tradition de la peinture de paysage, les peintres de la Norditude, par l'originalité de leurs styles et l'unicité de leurs démarches, contribuent maintenant à l'enrichir. Cet été, il n'en tient qu'à vous de venir voir leurs chefs-d'œuvre au Musée de Charlevoix.

Brigitte Lacroix - Conservatrice
Musée de Charlevoix



Bruno Côté

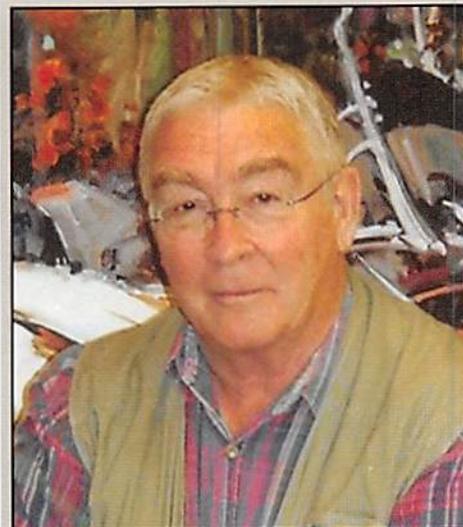
L'enthousiasme du Nord

Le rire est sonore. L'homme est imposant. Plein d'attentions aussi, avec cette sorte de tendresse rugueuse derrière le regard, il ne cherche pas à cacher l'amour de la peinture qui l'anime. Et pas plus son plaisir de peindre et de créer. Bruno Côté est vraiment porté par l'enthousiasme.

Pour lui, Charlevoix est un lieu de création complet. Il y trouve les paysages rêvés dans sa tête, dans son cœur et, à ses yeux, cette terre de Charlevoix les rassemble tous. Peut-être quelques villages de pêcheurs en moins... Mais surtout un immense espace nordique en plus que Bruno Côté parcourt en vibrant, en laissant constamment place à cette surprise jaillissante au coin de ce regard qu'il pose inlassablement en Charlevoix. Enthousiaste, sans cesse, voilà bien Bruno Côté, en ce Charlevoix de la norditude.

L'œuvre est puissante aussi. Comme l'homme. On voudrait la parcourir avec lui à pied, en canot, en portage presque. Ses tableaux permettent cette proximité. La passion. L'amitié. Tout cela se perçoit, se ressent. Une sorte d'excitation. Un pas vibrant. Les tableaux de Bruno Côté incitent à la découverte. C'est un peintre autodidacte formé à la joie de l'observation, au simple geste attentif et précis. Sa peinture rejoint depuis plus de 30 ans, un large public. Bruno Côté sait faire partager son éblouissement aux autres. Il le provoque et le cherche. Il atteint son but. C'est bien un peu et beaucoup, à cause de son enthousiasme.

Sa trace ne se perdra pas. Ils seront encore plusieurs à le suivre. À aimer les paysages du Nord peints par Bruno Côté. Il les conduira du regard. Tout près et si loin aussi. Généreux, conquérant. Bruno Côté sait vraiment susciter l'émerveillement et surtout l'enthousiasme de tous les « rêveurs du Nord » qui ne se laisseront jamais de contempler ses œuvres.



Bruno Côté :

Né à Québec le 10 août 1940. Il apprend le dessin en travaillant en graphisme à partir des années 1960, au sein de l'entreprise familiale. Il prend contact avec Charlevoix dans les années 1970 et il s'installe par la suite en permanence à Baie-Saint-Paul. Ses tableaux ont fait l'objet de grandes expositions au Canada et à l'étranger. Il a joint les peintres de la Norditude « pour le plaisir des découvertes » et pour le partage amical avec les autres peintres de la Norditude.



Rouge Shaman, 2008
122 x 152.5 cm
Acrylique sur toile



La chuchoteuse, 2006
76 x 102 cm, Huile sur toile



Potron Minet, 2006
76 x 102 cm, Huile sur toile

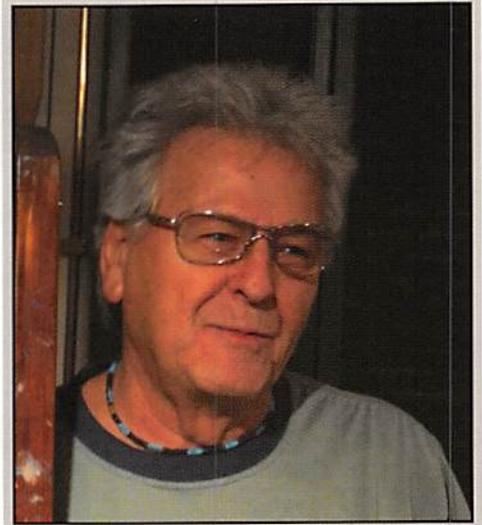
Marcel Fecteau
De la fragilité du Nord

Si fragile, le Nord. Le peintre le sait. Le peintre le révèle. Comme le Nord, lui aussi est fragile. Dans sa fébrilité même. Aussi dans la fluidité de son trait naissant sur la toile. Surtout dans le refus de croire que le Nord se perd, se fragmente, se fragilise.

En fait, Marcel Fecteau est un peintre de la douceur, presque de l'apaisement. Il sait le prix des choses. Il consent l'effort. Il ne va pas perdre le Nord. Même devant l'irrésistible appel lancé par un environnement nordique parfois instable, incertain, menacé. La peinture de Marcel Fecteau sait se faire chaude, rassurante, mais aussi le reflet même de cette fragilité du Nord qui est un peu son essence même.

La fragilité c'est aussi prendre conscience. Marcel Fecteau a bien observé depuis tant d'années à parcourir son pays. Il a peint dans Charlevoix avec le grand Claude Le Sauter qui vient de nous quitter, mais aussi avec ses amis, les peintres de la Norditude. Il fréquente Charlevoix depuis 1969. Il a même connu René Richard personnellement. Marcel Fecteau a appris. Depuis longtemps déjà. C'est un peintre intuitif, à la recherche de ce qu'il a connu dans le passé et pour mieux le recréer. Au cœur même du souvenir d'une certaine tradition. Disparue un peu, effacée presque, fragilisée aussi, par le progrès irrésistible. Comme le Nord et ses rêves. Comme la belle avancée du peintre nordique cherchant un peu d'éternité en marchant simplement dans les sentiers forestiers de son pays.

Marcel Fecteau s'exprime par le dessin depuis son enfance et ce n'est pas pour affirmer un message trop claironnant. Il préfère enchanter et guider. Comme il le fit jadis comme guide de pêche dans un club du Nord-Ouest de l'Outaouais. Il prend le pas. Il conduit ses amis. Doucement. Sa peinture est un chemin, une voie. Le guide est sûr de lui mais tout est nécessairement si fragile. Comme le Nord. Comme le rêve d'y créer. Comme le désir d'en témoigner. Comme un geste d'espoir finalement car la fragilité du nord est en même temps sa force tranquille. Marcel Fecteau ne l'ignore pas. Son œuvre picturale de grand intérêt ne fait d'ailleurs que nous le répéter sans cesse en redisant simplement cette tendre et précieuse fragilité du Nord.

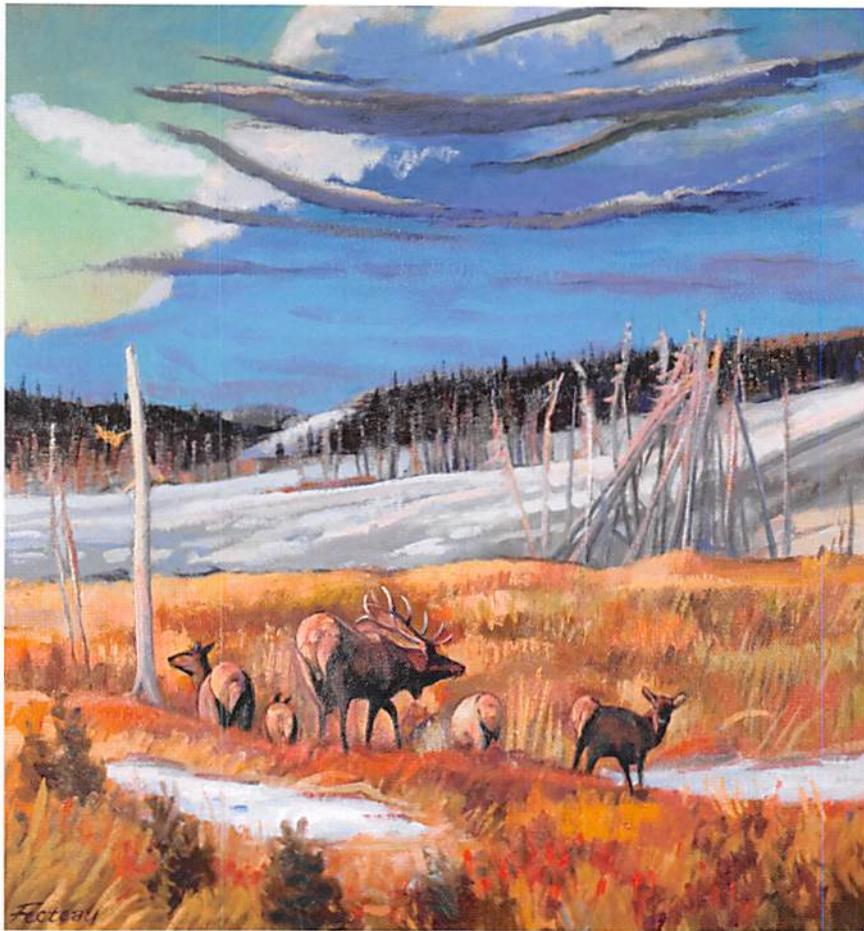


Marcel Fecteau

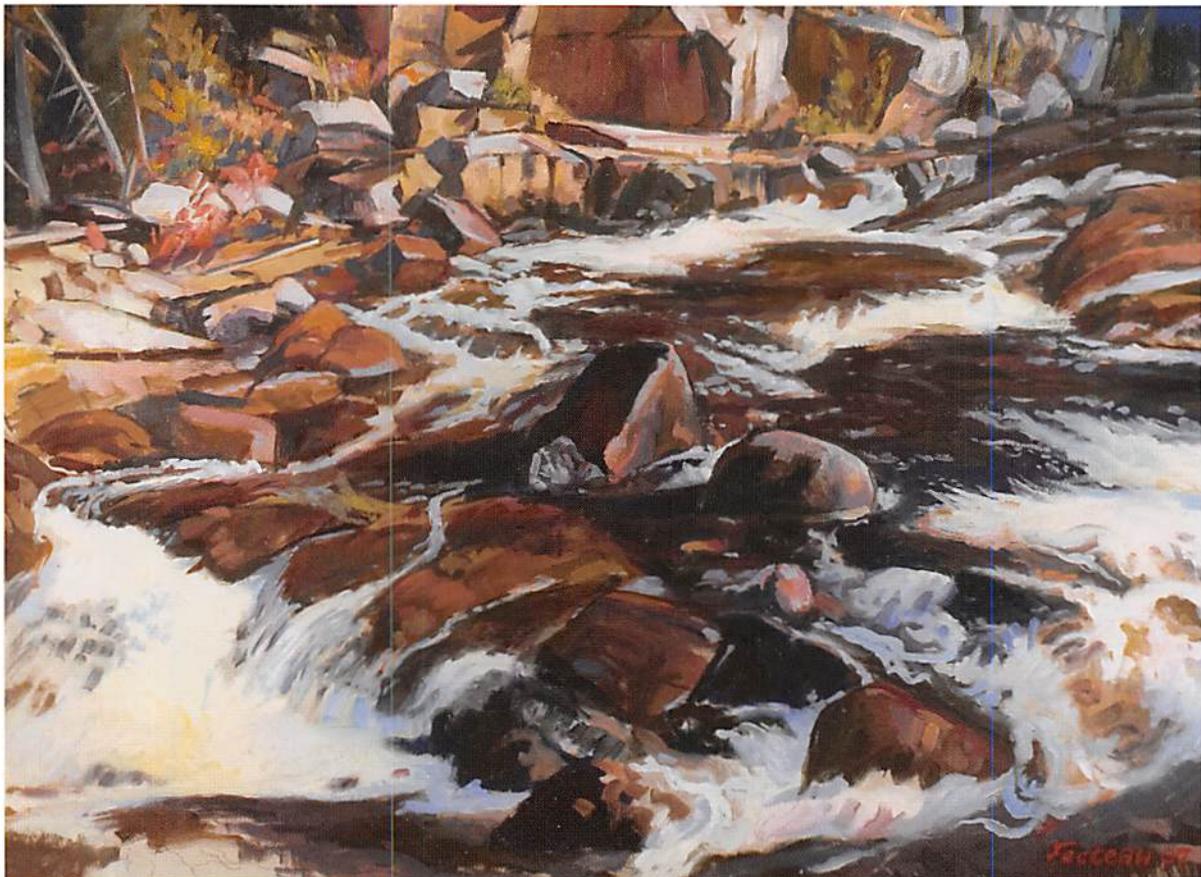
Né à Montréal le 27 octobre 1927. Il habite maintenant à Chesterville, dans le Centre-du-Québec. Il a œuvré pendant 35 ans en design et en dessin commercial. Devenu un peintre reconnu, il expose ses œuvres depuis de nombreuses années un peu partout au Canada, dans des musées et des galeries d'art. Il entretient grâce au projet Norditude son amour pour la région de Charlevoix et y retrouve aussi l'amitié de ses confrères, peintres de la Norditude.



Le lac secret, 1998
51 x 61 cm
Huile sur toile



La liberté, 2008
102 x 102 cm
Huile sur toile



La richesse du pays, 2008
102 x 137 cm, Huile sur toile

Jacques Hébert
Un héritage au nord

Un trésor dans la montagne, pourrait-on dire, au sujet des pentes neigeuses de Charlevoix. Sans doute Jacques Hébert a perçu cet héritage en digne descendant d'une famille de coureurs des bois. Ou comme sportif accompli, car il est un skieur émérite et un grand amateur de sports d'hiver. Mais il sait aussi se reconnaître comme étant un héritier.

Un héritier de quoi? De l'aventure, des beaux paysages du Nord, des montagnes et de la mer. Un héritier du Nord aussi. Jacques Hébert ne craint pas de parcourir de grands espaces s'étendant de la basse Côte-Nord jusqu'au Nunavik. Son regard est large, sa palette est vaste. Il voit loin. Il sait pourtant se rapprocher. De la flamme même éclatant du froid. Aussi de l'intensité des couleurs des paysages d'ici et d'ailleurs.

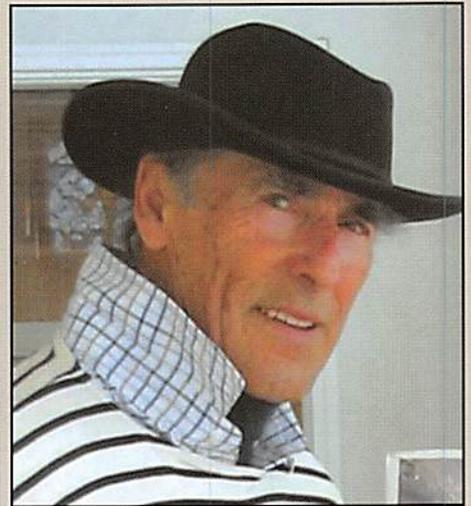
L'héritage est toujours dans le désir de créer. Pas pour soi seulement. Pour les autres surtout. Comme un besoin de témoigner et une volonté patiente de faire connaître. Professeur réputé, il accompagne ses élèves avec amitié et passion. Il veut faire découvrir la noblesse de l'éblouissement. Il souhaite faire partager son art et ses rêves à tous ceux et celles qu'il rencontre sur son chemin.

Un chemin en Charlevoix où chaque début de printemps le ramène dans cette région, en son village de Saint-Joseph-de-la-rive qu'il habite jusqu'à l'hiver alors qu'il regagne la ville de Québec. Ce n'est pas qu'il craint le froid ou le Nord. À la vérité, le Nord il le porte en lui. C'est là au cœur de son héritage. Et c'est bien ce qu'il retrouve dans le projet Norditude avec la découverte inlassable d'un des plus beaux parcs national de l'est du Canada, dans les Grands Jardins en Charlevoix. Et avec ses amis peintres dans un cadre fraternel d'échanges, sous le signe de la bonne humeur et de la création.

Jacques Hébert sait au fond enseigner le beau. Parler vrai et porter loin. Transmettre l'héritage. Reconnaître la grandeur. Jacques Hébert a bel et bien un héritage nordique à faire découvrir et ses fidèles admirateurs le savent depuis longtemps. Bien d'autres le reconnaissent et ils viennent de partout, de Charlevoix, du Québec, des États-Unis, de plus loin encore. Ils perçoivent la profondeur de son regard, ils partagent sa passion. Devenant héritiers avec lui car la peinture de Jacques Hébert est une invitation constante à admirer notre arrière-pays nordique, à l'aimer davantage puis à le parcourir en vérité, comme seuls des êtres humains conscients de détenir un riche patrimoine à laisser en héritage savent le faire.



Rivière à saumon
Bonaventure
96 x 61 cm
Aquarelle sur papier
d'Arche



Jacques Hébert

Il est né à Mistassini, au Lac-Saint-Jean, le 29 avril 1935. Sportif accompli il a joué au hockey junior, a été un patineur professionnel et aussi un instructeur de ski. Autodidacte au début de sa carrière en peinture, il s'est par la suite formé auprès de peintres américains. Fondateur de la Société canadienne de l'aquarelle (S.C.A.), ses tableaux font partie d'importantes collections canadiennes et sont présents dans des galeries d'art réputées. Il a joint la Collection Norditude afin de participer à la conservation du patrimoine et de l'art visuel mais aussi pour la fraternité existant à l'intérieur de ce groupe.



Fin de l'orage - Lac Arthabaska, 1998
56 x 76 cm, Aquarelle sur papier d'Arche



Oasis - Mistassibi, 2008
94 x 56 cm, Aquarelle sur papier d'Arche

Paul Tex Lecor

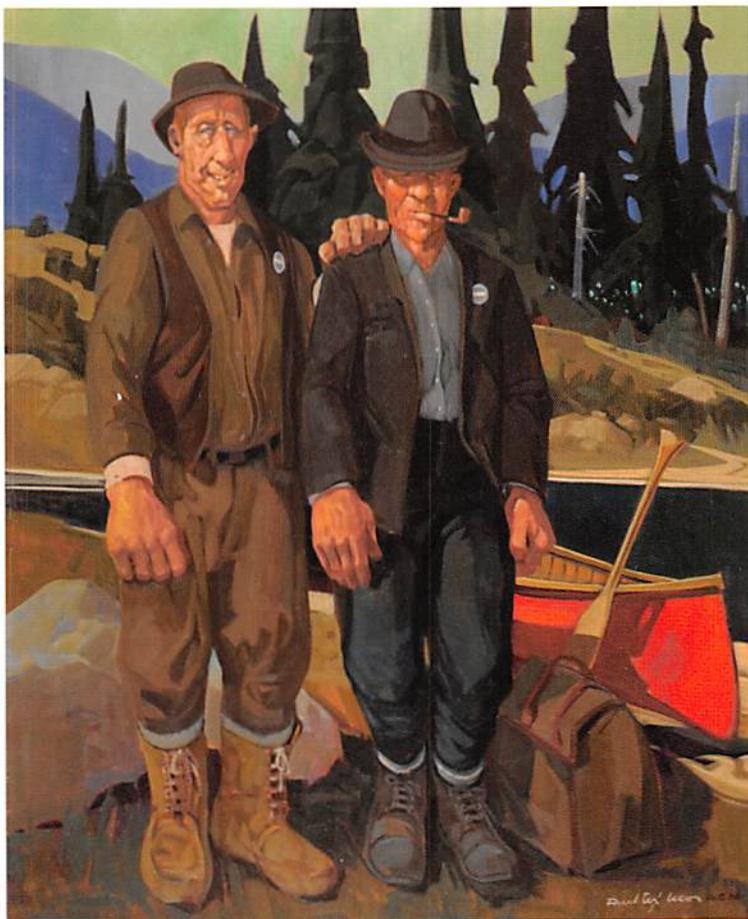
La puissance créatrice du Nord

On le connaît bien Paul Tex Lecor, mais le connaît-on vraiment? Ce n'est probablement pas sa célèbre chanson « le Frigidaire » qui l'a conduit vers le Nord mais vraiment, Paul Tex Lecor aime le froid. Et même le plaisir de créer dans le frimas. Totalement au cœur du paysage. C'est un pragmatique, un vivant, un puissant. Un peintre vrai, que ce Tex! Et avec une étonnante puissance de création en lui.

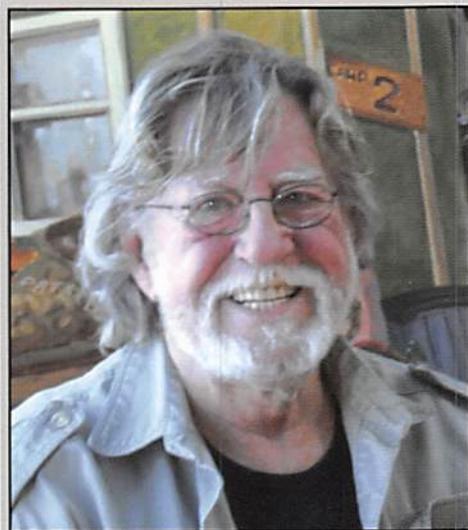
Il a parcouru bien des chemins, Paul Tex Lecor! Certains balisés par la gloire du vedettariat artistique et d'autres, peut-être plus modestes, dans les sentiers parfois ombragés de la création picturale. Et puis la reconnaissance est venue dans ces deux espaces de création. Tex possède vraiment une puissance créatrice imposante. Homme du Nord où il a voyagé partout, autant pour y pêcher que pour y peindre. Fier québécois, rien n'est gratuit dans son trait de peintre, tout compte, tout est à sa place, Tex retient le grand, l'essentiel et il sait rendre cela vrai sur la toile.

Fidèle à Charlevoix depuis 1957 et peintre de la Norditude dès l'origine du projet, Tex aime ce coin de pays. En fait, il apprécie l'espace nordique qui se retrouve ici. Il se rend aussi en Charlevoix, conscient de s'enraciner dans la longue tradition des nombreux peintres-paysagistes qui l'ont précédé sur ce territoire. Il y prend sa place discrètement, n'a pas besoin de la revendiquer, car il fait déjà comme partie intégrante du paysage. Ce qu'il aime le plus en Charlevoix? La luminosité, les grands espaces, le fleuve, les personnages du lieu, les montagnes, les vieilles granges... Et quoi encore? Il aime sans doute le calme, le rythme presque adouci des environs et se fascine sûrement pour cet air d'éternité paisible dont se pare parfois, en des instants toujours privilégiés, les alentours du pays charlevoisien.

Cette puissance de création en Charlevoix, Paul Tex Lecor la laisse monter en lui et même dans la froidure, dans la solitude, mais aussi en relation avec ses comparses et amis peintres de la Norditude. Pour lui, Charlevoix et aussi son appartenance à l'association des peintres de la Norditude, c'est une histoire d'amour et de complicité. Et cette histoire prend assise dans la durée. Longue déjà, éternelle un peu, puisque l'œuvre du grand Tex marquera, inspirera longtemps les gens d'ici et d'ailleurs. Au fond, on ne connaît bien Paul Tex Lecor qu'en regardant simplement ses tableaux. Il se trouve là tout entier et avec lui, un peu de Charlevoix qu'il révèle merveilleusement dans son puissant geste créateur au cœur même de cette Norditude qu'il trouve et retrouve sans cesse en cette contrée du Nord.

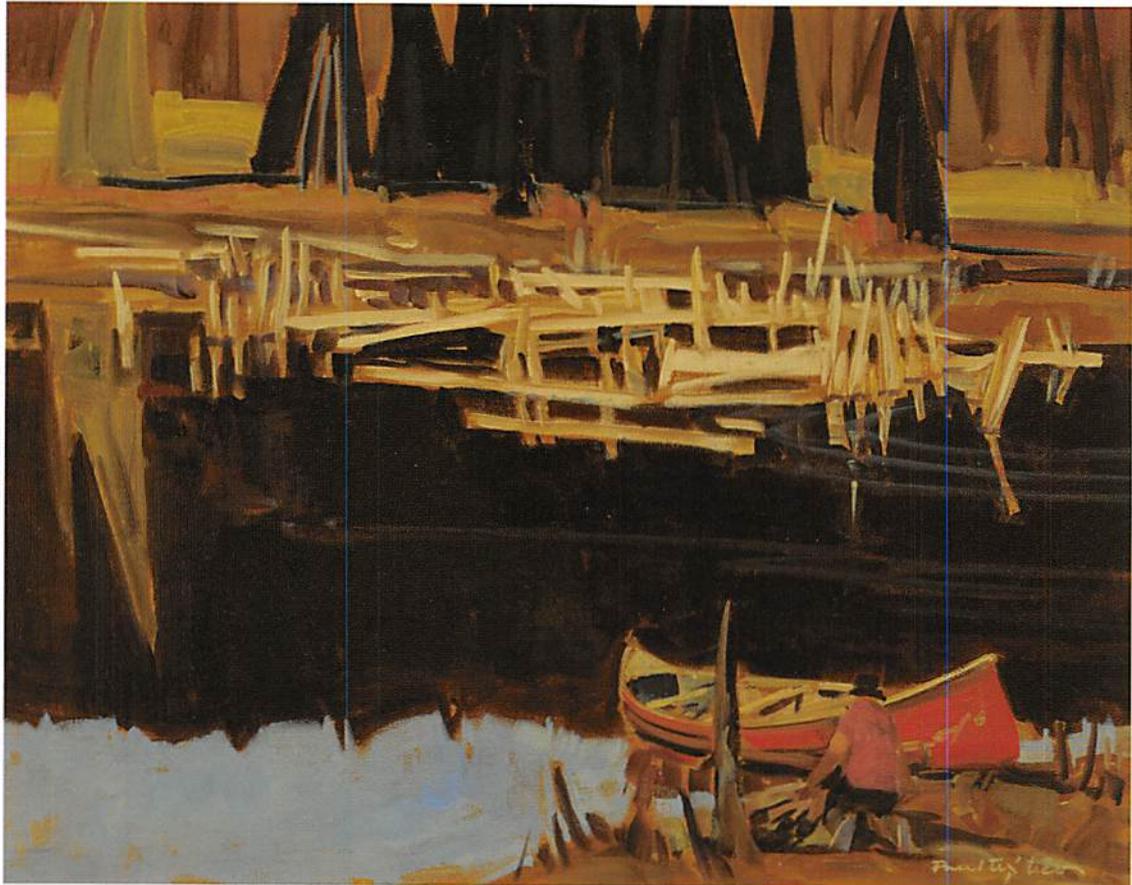


Les guides du Parc national des Grands-Jardins, 1999 (Michel Gauthier et Moïse Tremblay, d'après une photographie datant de 1922) 61 x 76 cm Acrylique sur toile



Paul Tex Lecor

Né à Saint-Michel-de-Wentworth (comté d'Argenteuil) le 10 juin 1933. Il étudie six ans à l'École des Beaux-Arts de Montréal où il a comme professeur Cosgrove, Detonancour et Roberts. Il peint plusieurs années avec Léo Ayotte, tant sur la route que dans son atelier. Artiste de variétés durant de nombreuses années, il se consacre à la peinture à temps plein depuis plus de 30 ans. Il se rend peindre dans Charlevoix dès 1957. Il y revient au moins deux fois par an, depuis nombre d'années. Il a parcouru des milliers de kilomètres dans les recoins les plus isolés de la Baie James et du Nunavik. Il aime participer à l'association des peintres de la Norditude pour la passion et le désir de laisser une partie de lui-même sur la toile blanche, ce qui est pour lui la base même de ce projet.



Lac à Poux, 1998
16 x 20 cm, Acrylique sur toile



Hommage à nos gardiens de parc, 1998
61 x 91.5 cm, Acrylique sur toile

St-Gilles

De la sauvegarde du Nord

« Par les paysages qu'ils découvrent sur mes toiles, les gens deviennent conscients de la richesse des lieux qui les entourent et contribuent, en les aimant, à les sauvegarder. »

Le peintre St-Gilles a raison. Il le sait bien, sauvegarder c'est « sauver » et « garder ». Car l'art de peindre les paysages est un geste fuyant ou rien n'est donné facilement. Vouloir sauver le beau est une action inscrite dans l'instant. Le garder sur la toile c'est le conserver pour longtemps. Le faire perdurer. Prendre conscience de la nécessité de le protéger. Ainsi l'oeuvre du peintre St-Gilles nous convie sans cesse à entretenir le rêve du Nord, à le retenir encore et surtout à s'engager à en préserver tout le patrimoine.

De fait, St-Gilles n'a pas fréquenté le Nord qu'à l'occasion. Il a su le parcourir, s'y confronter, l'aimer en profondeur. Par exemple, en 1989, il a fait un séjour de deux mois en Arctique sur un bateau ravitaillant des villages Inuits de la terre de Baffin, au Nunavut. Ce fut pour lui une expérience unique. Il a alors pu peindre des fjords spectaculaires, des icebergs, et tant d'autres paysages nordiques. Cette expédition fut aussi suivie de nombreux autres voyages dans le Grand Nord québécois et canadien.

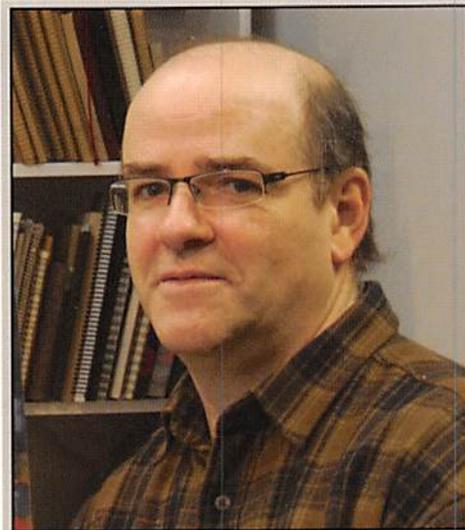
Cette vivifiante inspiration du Nord, il la trouve aussi dans Charlevoix. Il s'y rend pour peindre vers 1977 chez son ami Bruno Côté, alors résident du hameau de Cap aux Oies. St-Gilles habite même dans Charlevoix de 1981 à 1990, dans le beau village de Saint-Irénée. Sa production est grandement inspirée par les paysages charlevoisiens, notamment par le fleuve Saint-Laurent et l'arrière-pays. Il retrouve le Nord dans l'arrière-pays de Charlevoix, plus particulièrement dans le secteur des Grands-Jardins, un univers qu'il a voulu découvrir et approvoiser davantage en suivant les traces du grand maître René Richard.

Très fier de participer à la Collection Norditude, St-Gilles y voit l'occasion de contribuer à un projet unique sous le signe de l'amitié et de la sauvegarde. Il souhaite que cette collection permette de conserver les traces d'une école de paysage authentique, inspirée par le Nord et surtout de participer à cette suite du monde et des choses permettant une meilleure connaissance et une nécessaire conservation de « cet îlot de Grand Nord Québécois » subsistant en Charlevoix, si proche de nous.

Mais, au fond, vouloir peindre et sauvegarder les paysages du nord éloigné de l'Arctique ou du Nord rapproché de Charlevoix, cela concourt du même défi pour St-Gilles. Cet aventurier du nord demeure avant tout un artiste conscient et passionné. Il ne peindra jamais en vain. Il restera quelque chose de lui, de son désir de sauvegarde. Est-il un peu prophète ou éveilleur? Sans aucun doute et il l'exprime clairement en nous offrant son magnifique témoignage de peintre engagé dans une oeuvre portée par le geste essentiel d'aimer et de vouloir sauvegarder toutes les richesses du Nord.



Silence et solitude – Parc national des Grands-Jardins, 1999
76 x 91.5 cm, Huile sur toile



St-Gilles

Né à Québec le 13 janvier 1956. Dès l'âge de 16 ans, il côtoie déjà plusieurs peintres professionnels dont Bruno Côté qui deviendra un ami et un confrère. Son premier vernissage en 1979 à Québec à la Maison de la Francophonie, sous la présidence du peintre Francesco Iacurto, connaît un grand succès qui va marquer le reste de sa carrière artistique. Depuis ses œuvres sont vendues au Québec et au Canada dans d'importantes galeries d'art. St-Gilles a réalisé plus de 50 expositions au pays et ce en plus de trente ans de carrière. Il s'amuse lui-même à se définir comme « le plus jeune vieux peintre » de l'association des peintres de la Norditude et le seul à n'avoir exercé aucun autre métier. Très attiré par la nature nordique qu'il peint fréquemment, St-Gilles est fier que ses œuvres fassent partie de la Collection Norditude.



Fjord de Pangnirtung
Parc national
Auyuittuq, 2008
122 x 137 cm
Huile sur toile



Lumière du Nord - Rivière aux feuilles - Ungava, 2008
76 x 102 cm, Huile sur toile

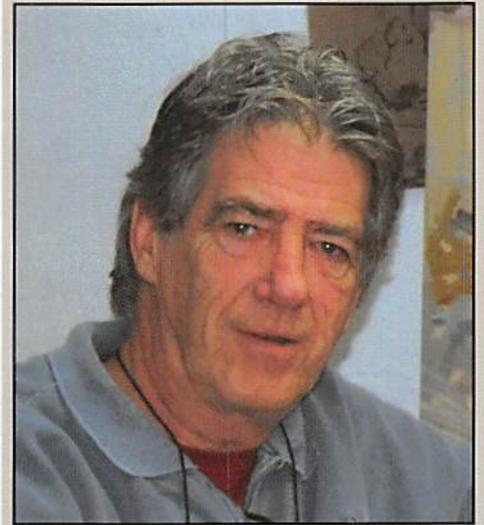
Louis Tremblay
Un enracinement au Nord

Le pays influence l'homme. Cela va de soi. Charlevoix, paradis des artistes? Rien n'est plus vrai. À Baie-Saint-Paul, bien sûr, village natal du peintre Louis Tremblay. En cette terre-là, le côtoïement des artistes-peintres s'impose. Ils y viennent depuis si longtemps déjà. Notamment Clarence Gagnon, Alexander Young Jackson du fameux Groupe des Sept, Marc-Aurèle Fortin et tant d'autres. Et puis René Richard, devenu résident de Baie-Saint-Paul, un peintre nordique de très grande réputation.

Le peintre René Richard a été un proche du jeune Louis Tremblay. Ce dernier a travaillé au côté du grand maître dès l'âge de neuf ans. Une influence marquante. Une trace puissante. Louis Tremblay en fut transformé à jamais, mais pour s'en détacher au fond. Comme il se doit. L'image du maître est néanmoins demeurée en lui avec cet enracinement au Nord si vital pour René Richard et que Louis Tremblay fera sien pour toujours.

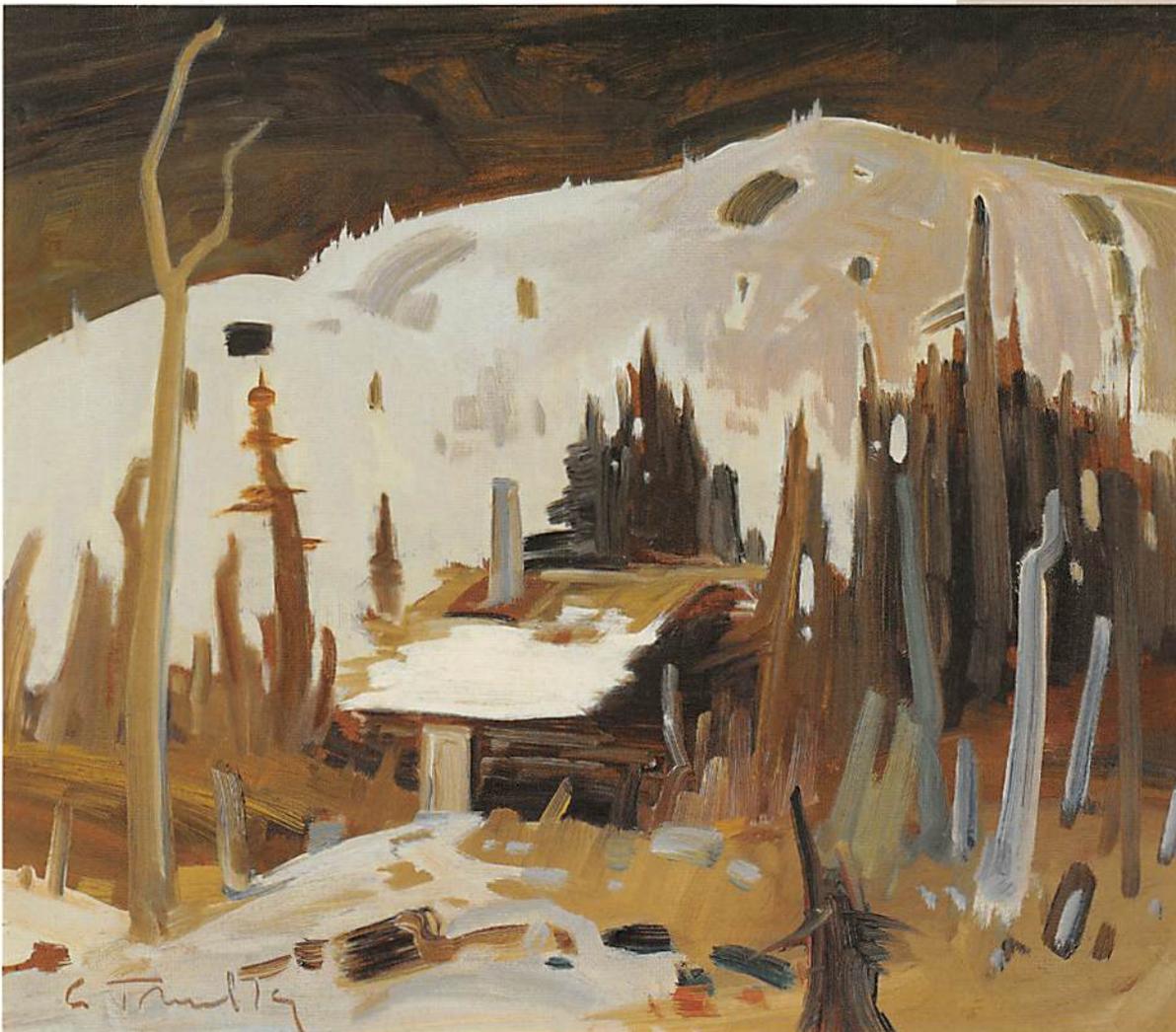
Il y eut aussi la rencontre d'Alain Hébert, directeur du Parc des Grands-Jardins et promoteur infatigable du Nord. Louis Tremblay joint alors sans hésiter le projet Norditude. Cela lui était si naturel, lui le peintre amoureux des grands espaces nordiques, peignant avec plaisir en pleine nature. Louis Tremblay a, bien sûr, peint partout au Canada mais il se plaît toujours en Charlevoix car il y retrouve des attraits uniques : la mer, les villages de montagnes, les parcs naturels à caractère nordique et ce à portée de mains. Un inépuisable trésor pour ce peintre. Un peintre bien enraciné dans la région. Et en ce Nord qu'il sait capter avec précision sur ses toiles, tout en prenant le soin de conserver délicatement sa fragilité même.

Enracinement au Nord. Cap sur le Nord et la Côte-Nord qu'il explore encore en tout sens, avec l'énergie qui le caractérise. Louis Tremblay n'en dérogera pas. Ne désorientera aucunement son pas. Il a les pieds bien sur terre ; dans sa terre de Charlevoix, de Baie-Saint-Paul. Homme du Nord, en vérité, en amour, avec sur ses toiles le fabuleux jaillissement de cette lumière nordique à la fois intense et ténue. Il possède tant d'habiletés créatrices. Et puis l'intensité qu'il faut, la spontanéité, le bonheur de peindre. Voilà bien là Louis Tremblay en son terroir de Charlevoix, en son pays du Nord.

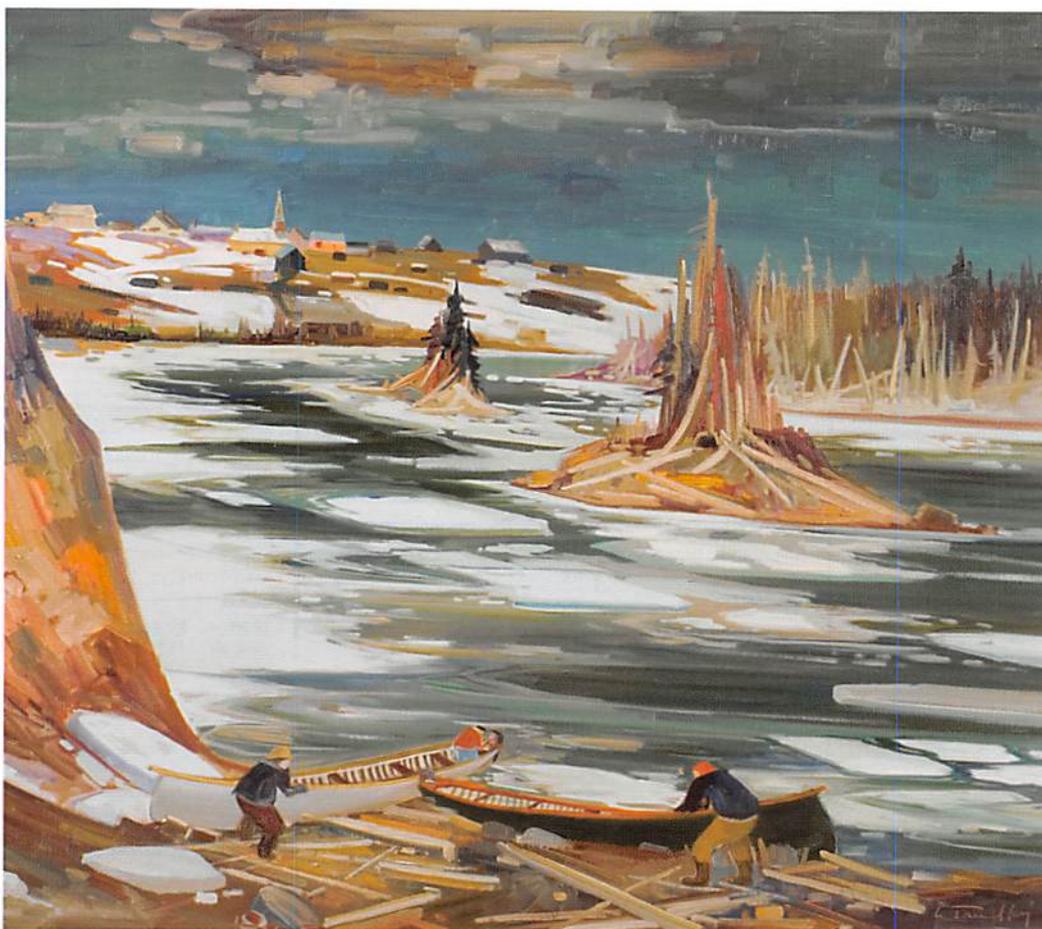


Louis Tremblay
Né le 14 août 1949 à Baie-Saint-Paul, Louis Tremblay habite sa région natale de Charlevoix pendant 50 ans. D'abord peintre autodidacte, il suit plus tard des cours en Arts à l'Université du Québec à Chicoutimi, à l'Université du Québec à Trois-Rivières et à l'Université Laval. Il participe au Symposium de la jeune peinture de Baie-Saint-Paul en 1982. Peintre invité au festival « Rêves d'automne » de Baie-Saint-Paul en 1995, Louis Tremblay a même été guide « sur la route des

grands peintres » pour l'Association touristique de Charlevoix pendant plus de cinq ans. Membre-fondateur de la Collection Norditude en 1997, ce peintre de grande réputation aime tout particulièrement peindre dans les Grands-Jardins.



Le vieux camp, 1999
12 x 14 cm
Huile sur masonite



Rivière Mingan
Basse Côte-Nord, 2008
76 x 91.5 cm
Huile sur toile



Orchestre du Labrador, 2008
91.5 x 122 cm , Huile sur toile



St-Gilles
 Sans titre, date inconnue
 23 x 30 cm
 Graphite sur papier



Lac Pointue 10/3/98

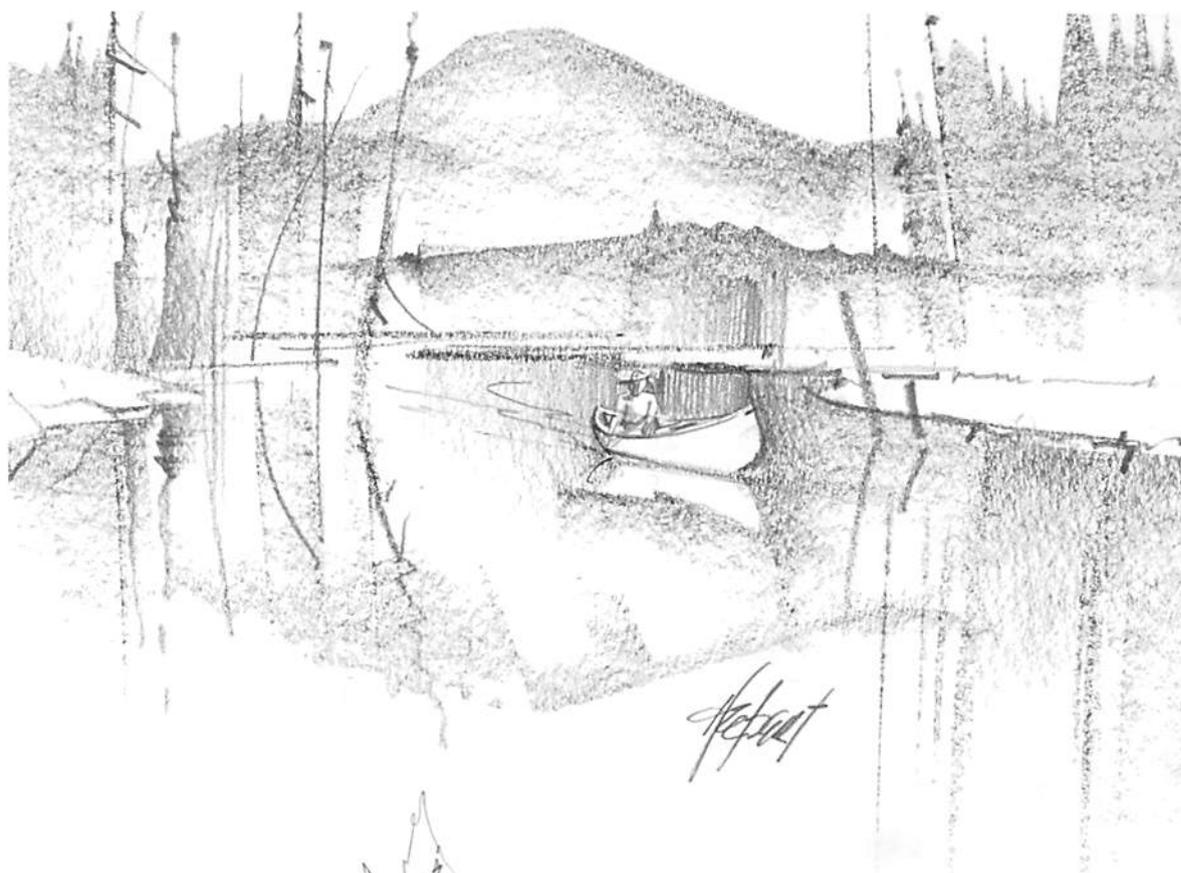


Arthabaska 10/3/98

Louis Tremblay
 Lac Pointu /
 Arthabaska, 1998
 27 x 20 cm
 Graphite sur papier



Paul Tex Lecor
 Sans titre, date inconnue
 30 x 22 cm
 Graphite sur papier



Jacques Hébert
 Sans titre, date inconnue
 26 x 36 cm
 Graphite sur papier



Bruno Côté
 Sans titre, date inconnue
 24 x 26 cm
 Graphite sur papier



Marcel Fecteau
 La passe des monts, 1998
 24 x 31 cm
 Graphite sur papier

*Textes au sujet des peintres:
 Serge Gauthier*

William Hume Blake (1861-1924), écrivain et homme d'influence

Par Christian Harvey

William Hume Blake occupe, avec le guide Thomas Fortin, une place importante dans l'histoire des Grands-Jardins. Son influence souvent évoquée s'explique par ses origines sociales et ses publications consacrées à ce milieu naturel nordique.

Né le 2 novembre 1861, William Hume Blake provient d'une famille torontoise bien en vue d'origine irlandaise et convertie au protestantisme.

Ses membres se sont illustrés principalement dans le domaine du droit et de la politique. Son grand-père, William Hume Blake (1809-1870), se fait connaître à titre d'avocat, de juge et de député du Haut-Canada (Ontario). Son père, Samuel Hume Blake (1835-1914), fonde un important cabinet d'avocats, occupe la fonction de juge et

s'intéresse aux questions philanthropiques. Son oncle, Edward Blake (1833-1912), devient premier ministre de l'Ontario puis se tourne vers la politique fédérale en devenant ministre puis chef du parti libéral

du Canada (1880-1887). William Hume Blake est donc, dès son enfance, introduit dans ce monde d'influence.

À l'instar de bon nombre de membres de la bourgeoisie torontoise, les Blake se rendent dès les années 1860 à Pointe-au-Pic pour la période estivale. William Hume Blake suit ses parents dans cette



William Hume Blake



Thomas Fortin

région qu'il prend rapidement en affection. Mais, aventureux, il se tourne bientôt vers le secteur des Grands-Jardins où il crée le Club La Roche en 1890 et, semble-t-il, fait des représentations au moment de la

création du Parc des Laurentides. De ces nombreuses visites, William Hume Blake tire différents écrits publiés au fil des ans sous le nom de *Brown Waters* (1915), *In Fishing Country* (1922) et *A Fisherman's Creed* (1922). Encore s'oppose-t-il, dans *Brown Waters*, au dragage de certains lacs par la East Canada Power and Pulp, ancêtre de l'usine de papier journal de l'Abitibi-Bowater de Clermont:

« La concession, à prime abord anodine, du droit d'endiguer à leur source les eaux d'une rivière produirait des effets extrêmement dommageables sur le poisson et le gibier, et irait somme toute à l'encontre de l'objectif visé par la création du Parc. » Ces textes ont donné au secteur une littérature vantant ses mérites et marquée par la nécessité de la préservation des Grands-Jardins.

William Hume Blake décède à Victoria, en Colombie-Britannique, le 5 février 1924. Il fut inhumé dans le cimetière de la chapelle protestante de Pointe-au-Pic.

Les Peintres de la Norditude

Bruno Côté

Marcel Fecteau

Jacques Hébert

Paul Tex Lecor

St-Gilles

Louis Tremblay



MUSÉE
DE
CHARLEVOIX



2 juin au 28 septembre 2008

10, chemin du Havre, La Malbaie (418) 665-4411

www.museedecharlevoix.qc.ca

Alexander Young Jackson, le Père Raquette

Par Serge Gauthier

Peut-être ne connaissez-vous la figure du peintre canadien Alexander Young Jackson (1882-1974) que sous la physionomie d'un buste se trouvant depuis quelques années sur la rue Ambroise-Fafard à Baie-Saint-Paul? Il y apparaît solennel, vieillissant, même un peu triste. Aussi bien dire que cet hommage cherche surtout à faire ressortir le côté austère du personnage. Mais savez-vous que ce peintre, membre du célèbre Groupe des Sept, soucieux de faire reconnaître les beautés de la grande nature de notre pays dans sa peinture, fut aussi connu et reconnu dans les environs de Baie-Saint-Paul sous le nom bien plus amusant de « Père Raquette »? C'est le folkloriste Marius Barbeau (1883-1969) qui lui attribua ce sobriquet dans un article paru seulement en anglais à ce jour et intitulé « Père Raquette »¹.

C'est dans son livre « The Kingdom of Saguenay » que Marius Barbeau raconte l'histoire de ce « Père Raquette » caché sous les traits du grand peintre Jackson. Ce nom provient surtout du fait que Jackson préférait voyager en raquette afin de parcourir le territoire de Charlevoix, plutôt que de recourir à des skis comme le faisaient plusieurs de ses amis peintres, dont Clarence Gagnon, en visitant la région en hiver. Barbeau raconte le tout sur un ton amusé :

« À l'heure du rendez-vous, les jeunes artistes descendaient vite en ski la vallée tortueuse qui aboutit à la Baie-Saint-Paul et ne tardaient pas à rencontrer leur aîné, mais ils pouvaient constater que le « père Raquette » était demeuré en forme : il venait de remonter la rivière sur ses raquettes en pattes d'ours à la montagnaise.

-Pourquoi, père Raquette, demanda avec taquinerie l'un des peintres, ne changez-vous pas ces pattes d'ours pour des skis qui voyagent plus vite?

Le père Raquette, habitué à laisser dire, répondait sur le même ton :

-Les raquettes sont du pays, les skis ne le sont pas. Peut-être suis-je resté à l'ancienne mode?

Kathleen (Daly), la compagne de George Pepper, un des peintres qui s'étaient construits une cabane en bois rond sur la rivière du Gouffre, ajoutait :

-Et puis, le père Raquette ne veut pas faire mentir son nom... »²

De fait, Marius Barbeau ne s'autorise-t-il pas ici un peu trop de familiarités dans le ton face au réputé peintre Jackson? Sûrement pas! D'ailleurs Jackson était un ami de Barbeau à qui il rend hommage sur la couverture du

livre « The Kingdom of Saguenay ». Il dit à son sujet :

« Barbeau has the happy faculty of creating enthusiasm and of bringing to our attention past is not meagre as it seems. »



Alexander Young Jackson : surnommé le Père Raquette.

En fait, Jackson a souvent été un collaborateur de Barbeau, notamment dans la reproduction picturale de totems amérindiens relevés en Colombie-Britannique par l'anthropologue du Musée National du Canada. Mais encore, Barbeau ne fait-il pas du « père Raquette » et de Jackson une sorte de personnage folklorique un peu comme Boily le Ramancheur, Alexis le Trotteur ou Louis L'Aveugle³ dont les figures se retrouvent aussi dans le livre « Kingdom of Saguenay »? Oui et non, puisque contrairement au récit des trois autres personnages typiquement charlevoisiens, Barbeau ne retient pas le récit le « Père Raquette » dans la version française de « Kingdom of Saguenay » intitulé « Le Saguenay légendaire »⁴, souhaitant ainsi garder l'amusante description pour un public essentiellement anglophone. Ou peut-être ne le fait-il pas traduire parce que Jackson n'est pas beaucoup connu du côté francophone? N'empêche pour les gens de Baie-Saint-Paul et de Charlevoix, il semblait selon Barbeau que Jackson soit bien reconnaissable en tant que « Père Raquette » et même que Jackson ne négligeait pas de raconter des anecdotes amusantes à la population locale :

« -Je passais la Semaine sainte, il y a quelques années, dans un village du Cap-Tourmente, où je m'amusais, un matin, à décrire la beauté de Paris et la hâte des passants dans les rues

de Chicago. L'hôtesse servait le déjeuner à son monde, en la présence des gens des concessions qui, avant la messe dominicale, arrêtaient chez elle. Les hommes frottaient leurs allumettes sur les poutres du plafond bas de la maison, allumaient leur pipe, crachaient sur le plancher jusqu'au moment où quelqu'un cria : « À la messe! » Et tous s'étaient mis à sortir à l'enfilade. La femme, en prenant son balai pour nettoyer la place, me fit naïvement remarquer :

« C'est comme à Chicago icitte, voyez-vous, monsieur Jackson! On est toujours pressés! »

En fait, il ne faut accorder que peu de crédit historique au texte « Père Raquette » de Barbeau. Cet article demeure un gentil pastiche susceptible de plaire aux touristes et croisiéristes anglophones nombreux qui séjournent dans Charlevoix jusqu'en 1965 (date de la fin de la Croisière du Saguenay), à qui il s'adresse surtout. Le texte révèle néanmoins certains côtés un peu pittoresques de Jackson à titre de peintre nordique, amoureux lui aussi des paysages d'hiver de Charlevoix, se confondant désormais un peu, grâce à Marius Barbeau, avec les anciennes légendes régionales qui se racontent encore avec plaisir jusqu'à nos jours. Ce texte sans prétention nous servira peut-être aussi à oublier un peu le buste par trop solennel de Jackson le long d'une rue de Baie-Saint-Paul, et à retenir plutôt l'image joyeuse et nécessairement plus sympathique du « Père Raquette » dont on s'inquiétait autrefois de l'éventuelle arrivée à la fin du long hiver charlevoisien avec une réelle affection :

« Le père Raquette est en retard. C'est un signe que le printemps va durer longtemps! »

1. Marius BARBEAU. *The Kingdom of Saguenay*. Toronto, Mac Millan, 1936. 167 pages

2. Marius BARBEAU. *The Kingdom of Saguenay*, p. 74. Nous remercions Monsieur Raymond Laberge pour la traduction française de ce texte.

3. Flavien Boily dit le Ramancheur (1839-1920) : étonnant seigneur du peuple et ramancheur partout en Charlevoix. Alexis Lapointe dit le Trotteur (1860-1924) : coureur fantastique devenu légendaire. Louis Simard dit l'aveugle (1851-1918) : chanteur aveugle parcourant les routes de Charlevoix et du Saguenay. Voir à leur sujet : Gauthier, Serge. *L'homme - spectacle. La Malbaie, Musée régional Laure-Conan*, 1981. 32 pages. Barbeau parle de ces personnages folkloriques comme étant des « amuseurs publics », il ne retient pas du tout cette désignation pour le « Père Raquette ».

4. Marius BARBEAU. *Le Saguenay légendaire*. Montréal, Beauchemin, 1967. 147 p.

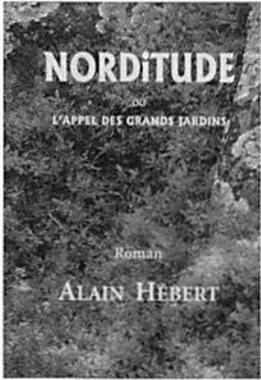
Lectures en lien avec la Norditude

Par Serge Gauthier et Brigitte Lacroix

Roman fondateur de la Norditude

Hébert, Alain. *Norditude ou L'appel des Grands Jardins*. Québec, Fondation Norditude, 2000. 139 pages.

Ce roman d'Alain Hébert est en quelque sorte un ouvrage fondateur du projet Norditude. À la page 26 de ce livre on trouve un passage qui se veut un appel très précis en ce sens : « Norditude que je définis comme suit : ce que je ressens, en présence des paysages nordiques de mon pays. C'est un état d'âme dominé par



un sentiment d'extase et une émotion profonde face à ces intrigants paysages du Nord, où la matière semble baigner dans le spirituel et où la nature semble si indifférente au sort des hommes. »

Afin de concrétiser cette invitation, Alain Hébert offre ici aux lecteurs une courte biographie de l'avocat et écrivain William H. Blake. Il laisse aussi beaucoup de place à Thomas Fortin de Saint-Urbain, son guide et ami. L'auteur fait donc évoluer son intrigue en lien avec la relation d'admiration commune et de respect qui lie les deux hommes. Documenté, le ton y est juste. Les beaux paysages de l'arrière-pays de Charlevoix sont présentés avec éloquence et sans abandonner jamais une réflexion à caractère écologique très à-propos.

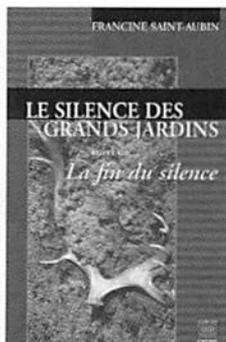
La trame de ce roman fait référence au passé. Toutefois, l'invitation à suivre les pas de William H. Blake et de Thomas Fortin est

charlevoisien. Sans vouloir se faire procédurière, elle réussit tout de même à soulever la problématique et à nous plonger dans une réflexion profonde concernant l'impact de l'homme sur les paysages naturels.

Sur un ton plus léger, l'histoire fictive « La fin du silence » présente l'historienne quelques années plus tard. Cette fois-ci, elle est confrontée à des visiteurs plutôt curieux dont le plus étonnant est sans contredit le soi-disant « dégénéré » qui a le mérite de remettre les pendules à l'heure.

« Le silence des Grands-Jardins » sert d'aide-mémoire et d'instrument efficace d'éducation écologique et humaine. Par contre, soulignons que l'ajout fréquent de mots en langue vernaculaire ou québécoise peut s'avérer un peu lourd, mais ce compte-rendu dialectal permet avant tout d'ajouter du « vrai » à la fiction.

Les ouvrages de Francine Saint-Aubin mettent en vedette le caribou qui est un animal mythologique lié à la Norditude. Un travail utile dont son maître Pierre Perrault lui serait gré.



bien actuelle. Comme ce désir de retrouver cette grande nature nordique présente dans Charlevoix et surtout de la préserver. Un sentiment inaltérable de respect et d'admiration s'impose de ce fait à la lecture de ce roman d'Alain Hébert et cela fait remonter en nous comme irrésistiblement les paroles éternelles du Menaud de l'écrivain Félix-Antoine Savard : « Garde ça pour toi et pour ceux qui viendront! ». Merci donc à Alain Hébert et aux peintres de la Norditude pour ce rappel puissant des beautés et de la grandeur de l'espace nordique de Charlevoix.

Le Thomas de Damase Potvin

Potvin, Damase. Thomas. *Le dernier de nos coureurs des bois. Le Parc des Laurentides*. Québec, Éditions Garneau, 1945. 272 pages

Cet ouvrage sans prétention date d'un autre âge. Celui des clubs de pêche et de chasse privés où se rendaient des sportsmen très souvent d'origine américaine. C'est l'époque où des charlevoisiens comme Thomas Fortin de Saint-Urbain guidaient ces amateurs de grande nature dans le Parc des Laurentides et dans les Grands-Jardins.

Damase Potvin n'a pas l'esprit critique sur cette question. Pour lui la chasse et la pêche et même le Parc des Laurentides semblent n'être au fond qu'une occasion d'amener des dividendes touristiques à l'État québécois. La lecture de ce livre est-elle donc encore pertinente aujourd'hui? Seulement, si l'on peut s'extraire des considérations sociologiques et environnementales de maintenant et cela, il faut en convenir, n'est pas facile. Il faut le dire ce livre de Damase Potvin a vraiment beaucoup vieilli dans le ton et dans le contenu.

Au fond, le Thomas de Damase Potvin n'est pas vraiment le Thomas Fortin réel, mais bien une description un peu caricaturale produite par un auteur du début du 20^{ème} siècle. Pour bien comprendre cette époque nous osons même suggérer aux lecteurs intéressés à découvrir une chasse aux caribous du temps à lire un texte de l'abbé Léonce Boivin dans sa monographie *Dans nos montagnes*¹. Le ton en est si cru que nous n'oserions même pas en retranscrire un extrait dans ces pages. Comme quoi, il est parfois bien difficile de relire les livres du passé sans sourciller un peu et heureusement cela permet toutefois de constater les nombreux progrès survenus au sein de nos sociétés sur le plan environnemental notamment. En effet, le temps du Thomas de Damase Potvin est un peu dépassé et c'est bien ainsi.

1. Boivin, Léonce. *Dans nos montagnes. Les Éboulements*, s.é., 1945. 42-50.

Touchantes histoires de caribous

Saint-Aubin, Francine. *Le silence des Grands-Jardins suivi de La fin du silence*. Québec, GID, 2007. 93 pages.

L'enfant du caribou. Gatineau, Vents d'Ouest, 2006. 181 pages.

« Le silence des Grands-Jardins » est le dernier ouvrage écrit par l'auteure Francine Saint-Aubin. Un an après la parution de son recueil de récits « L'enfant du caribou », elle nous propose une fiction historique suivie d'une histoire fictive. Un phénomène intrigant : la disparition du caribou dans la région de Charlevoix, plus précisément dans le Parc des Grands-Jardins, ponctuent les deux récits. Ce roman évoque des faits réels tout en étant parsemé de fiction, voire même d'humour.

Dès les premières pages, les lecteurs sont témoins du constat de recherche d'une historienne explorant le site des Grands-Jardins. Entourée d'archives et de l'esprit des lieux, la narratrice se retrouve absorbée par une certaine nostalgie du passé et par le mystère qui plane sur la disparition du cervidé.

Seule devant l'immensité, le silence et la solitude se font sentir alors qu'elle entre en contact avec des personnages historiques. Les retours en arrière sont fictifs, certes, mais sont amenés de façon vivante et actuelle.

Teintée d'imagination, les rencontres nous permettent tout de même d'en apprendre un peu plus sur différentes époques et sur l'histoire régionale. Chacune d'entre elle offre à Francine Saint-Aubin la possibilité de s'approprier les personnages et d'apporter une touche divertissante à l'histoire.

L'auteure tente de percer le secret qui entoure l'absence du caribou sur le territoire



HÔTEL BAIE-SAINT-PAUL

- 62 chambres tout confort
- Sauna & salle d'entraînement
- Centre de santé
- Aire de détente avec foyer & bar
- Salles de réunion (10 à 80 pers.)
- Forfaits Golf, Croisière, Parcs, Ski ou Motoneige



2005



911, Boul. Mgr-De-Laval
Baie-Saint-Paul, (Québec)
G3Z 1A1

RESTAURANT LE GOURMET

- Mets canadiens et mets italiens
- Fondue chinoise
- Mets chinois (service au comptoir)
- Déjeuner de 6h à 11h30
- Brunch le dimanche
- Table d'hôte offerte midi et soir
- Salle de réception de 10 à 80 personnes



1 800 650-3683

www.hotelbaiestpaul.com

*La Malbaie, fier partenaire
de cette prestigieuse exposition*

La Ville de



La Malbaie

418.665.3747 • ville.lamalbaie.qc.ca

Galerie
d'art
IRIS

TROIS ADRESSES, UNE GRANDE GALERIE



EN EXPOSITION PERMANENTE • LOUIS TREMBLAY • PEINTRE DE LA NORDITUDE

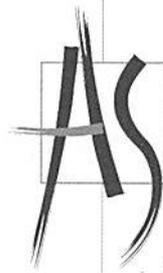
GALERIE D'ART IRIS
30, rue Saint-Jean-Baptiste,
BAIE-SAINT-PAUL, QC, G3Z 1L9
(418) 435-5768 iris@galerieiris.com
www.galerieiris.com

GALERIE D'ART IRIS FAIRMONT LE MANOIR RICHELIEU
181, Richelieu, La Malbaie, QC, G5A 1X7 (418) 665-8247

L'AUTRE GALERIE D'ART IRIS
53, St-Jean-Baptiste, Baie-St-Paul, QC, G3Z 1M3 (418) 435-0236

bruno cote

Bruno Côté
est représenté en permanence
dans Charlevoix par la



Galerie
Art & Style
Gallery

37, rue Ambroise-Fafard
Baie-Saint-Paul, QC G3Z 2J2
T: 418.435.3121
artetstyle@artetstyle.com



Charlevoix est parsemée de belles et de grandes histoires qui ont façonné son évolution et son développement.

Il y a maintenant 400 ans que Samuel de Champlain est passé dans la baie de La Malbaie et c'est avec beaucoup de plaisir que je découvre les histoires racontées par la Société d'histoire de Charlevoix.

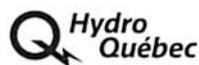
J'invite toute la population à parcourir ces parutions historiques et à se rappeler que lorsque nous savons d'où nous venons, nous savons où nous allons!

Bonne lecture!

PAULINE MAROIS
Députée de Charlevoix

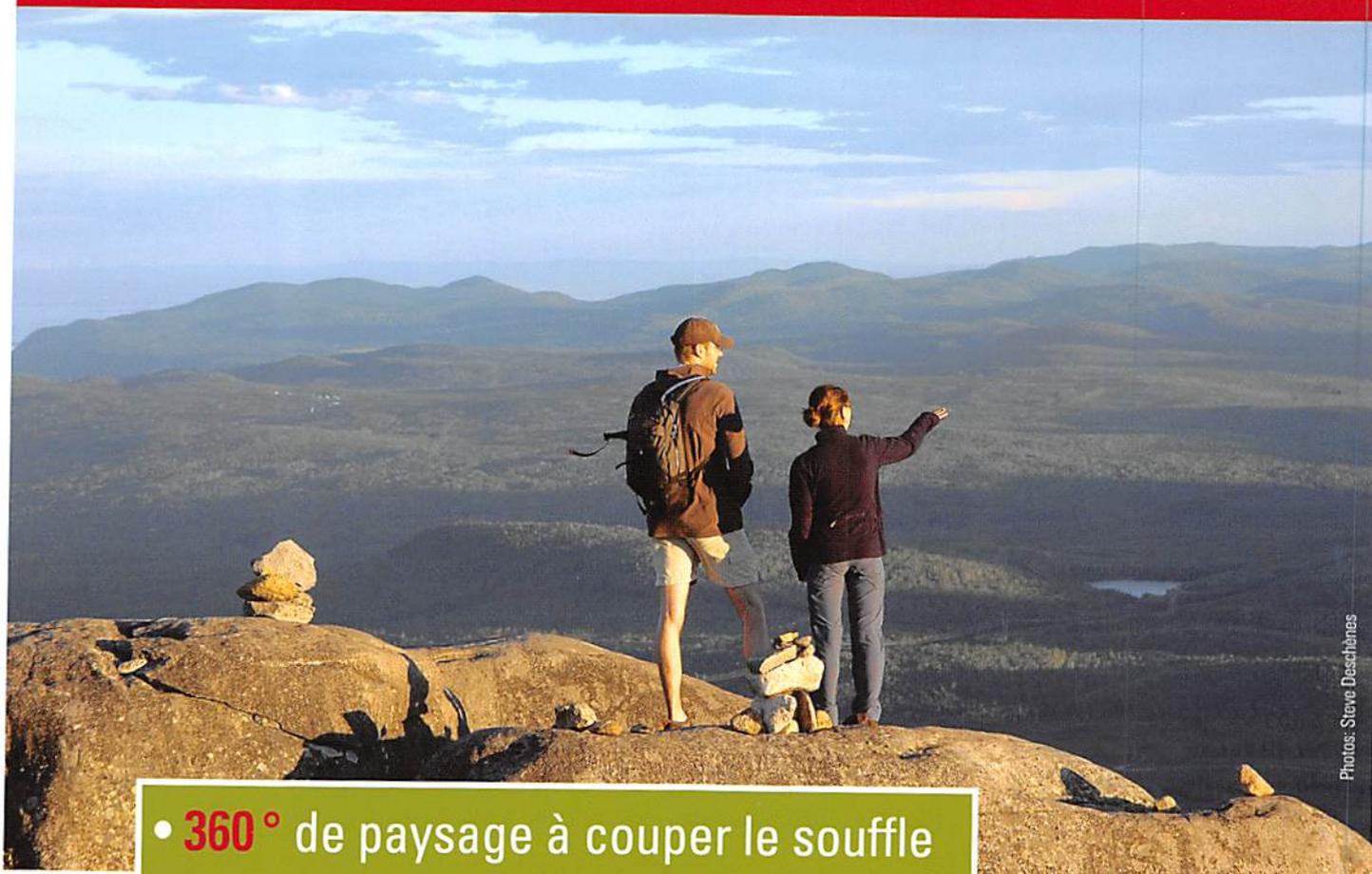


Hydro-Québec,
partenaire de votre collectivité,
est heureuse de s'associer
à la Revue d'histoire de Charlevoix.



Cet été, vivez

les parcs nationaux des Grands-Jardins et des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie

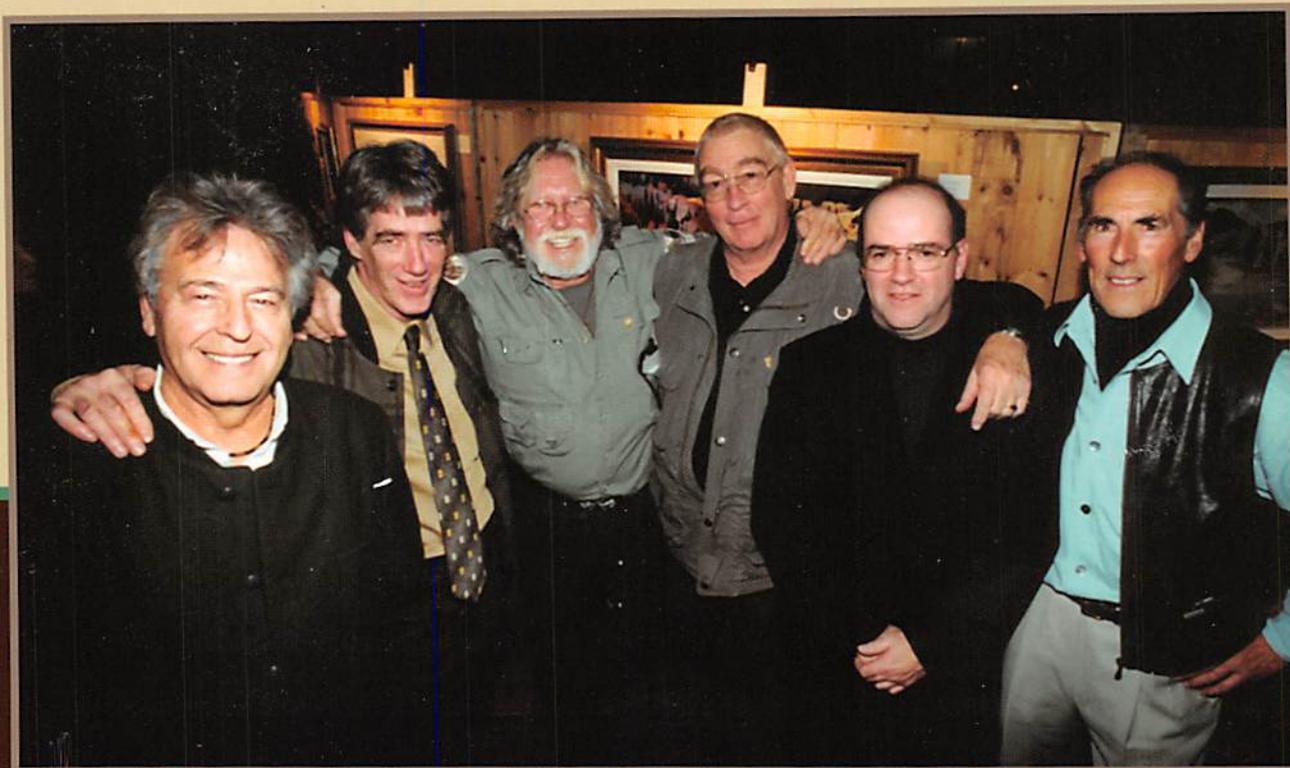
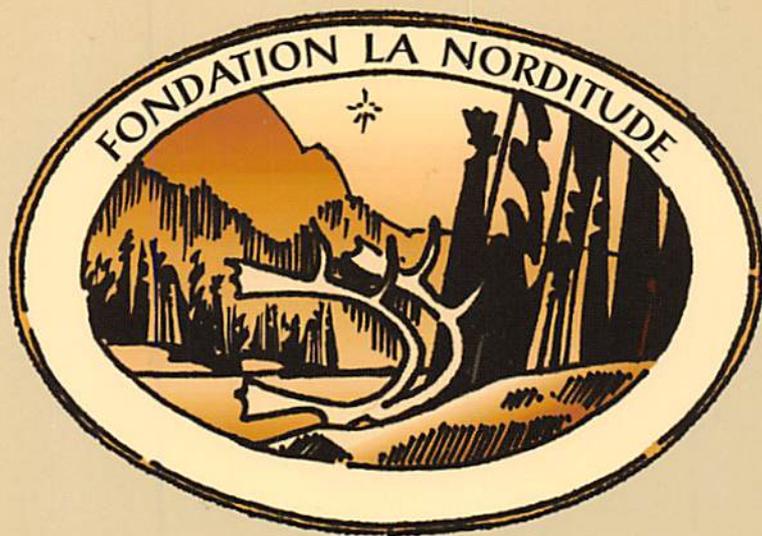


- **360°** de paysage à couper le souffle
- **550 km²** de norditude
- **100%** wow !

Cet été, vivez...

1 800 665-6527 • ParcsQuebec.com





De gauche à droite: Marcel Fecteau, Louis Tremblay, Paul Tex Lecor, Bruno Côté, St-Gilles, Jacques Hébert

"... quand on monte au nord, c'est encore plus beau..."

*Citation de Thomas Fortin extraite du roman Norditude ou L'appel des Grands Jardins
de l'auteur Alain Hébert.*